

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. J. DE BÉRANGER

IMPRIMERIE ET FONDERIE NORMALES
de Jules Didot l'aîné,
n° 4, boulevart d'Enfer.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. J. DE BÉRANGER

ÉDITION UNIQUE REVUE PAR L'AUTEUR

ORNÉE DE 104 VIGNETTES EN TAILLE-DOUCE

DESSINÉES

PAR LES PEINTRES LES PLUS CÉLÈBRES

TOME III

PARIS

PERROTIN, ÉDITEUR

N° 1, RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS

PLACE DE LA BOURSE

MÊME MAISON, N° 9, RUE DES BEAUX-ARTS

1834



LE TAILLEUR ET LA FÉE.

Perrotin Editeur

CHANSONS

DE

P. J. DE BÉRANGER.



LE TAILLEUR ET LA FÉE.

CHANSON

CHANTÉE A MES AMIS LE 19 AOUT, JOUR ANNIVERSAIRE DE MA NAISSANCE

1822.

Air d'Agéline (de Wilhem).

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs :

Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée;
Et cette fée, avec de gais refrains, } *bis.*
Calmait le cri de mes premiers chagrins. }

Le bon vieillard lui dit, l'ame inquiéte:
« A cet enfant quel destin est promis? »
Elle répond: « Vois-le, sous ma baguette,
« Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
« Un coup de foudre ajoute à mes présages[1]:
« Ton fils atteint va périr consumé;
« Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
« Vole en chantant braver d'autres orages. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
« Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
« Au toit du pauvre il répand l'alégresse;

[1] L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.

« A l'opulence il sauve des ennuis.
« Mais quel spectacle attriste son langage?
« Tout s'engloutit, et gloire et liberté :
« Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
« Il vient au port raconter leur naufrage. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : « Eh quoi! ma fille
« Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons!
« Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille
« Que, faible écho, mourir en de vains sons. »
« Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes;
« De grands talents ont de moins beaux succès.
« Ses chants légers seront chers aux Français,
« Et du proscrit adouciront les larmes. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparaît à mes yeux.

Ses doigts distraits effeuillent une rose;
Elle me dit: « Tu te vois déja vieux.
« Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage [1],
« Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
« Pour te fêter tes amis vont s'unir:
« Long-temps près d'eux revis dans un autre âge. »
Et puis la fée, avec ses gais refrains, } *bis.*
Comme autrefois dissipa mes chagrins. }

[1] Les effets fantastiques du mirage trompent les yeux du voyageur jusque dans les sables du désert; il croit voir devant lui des forêts, des lacs, des ruisseaux, etc.





LA DÉESSE.

SUR UNE PERSONNE QUE L'AUTEUR A VUE REPRÉSENTER

LA *LIBERTÉ*

DANS UNE DES FÊTES DE LA RÉVOLUTION.

AIR de la petite Gouvernante.

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle
Quand tout un peuple, entourant votre char,
Vous saluait du nom de l'immortelle
Dont votre main brandissait l'étendard?
De nos respects, de nos cris d'alégresse,
De votre gloire et de votre beauté,
Vous marchiez fière: oui, vous étiez déesse,
Déesse de la Liberté.

Vous traversiez des ruines gothiques;
Nos défenseurs se pressaient sur vos pas:

Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques
Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats.
Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
En orphelin par le sort allaité,
Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère,
« Déesse de la Liberté. »

De noms affreux cette époque est flétrie ;
Mais, jeune alors, je n'ai rien pu juger :
En épelant le doux mot de patrie
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger.
Tout s'agitait, s'armait pour la défense ;
Tout était fier, sur-tout la pauvreté.
Ah ! rendez-moi les jours de mon enfance,
Déesse de la Liberté.

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance,
Après vingt ans ce peuple se rendort ;
Et l'étranger, apportant sa balance,
Lui dit deux fois : « Gaulois, pesons ton or. »
Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage,

Sur un autel élevait la beauté,
D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image,
Déesse de la Liberté.

Je vous revois, et le temps trop rapide
Ternit ces yeux où riaient les Amours;
Je vous revois, et votre front qu'il ride
Semble à ma voix rougir de vos beaux jours.
Rassurez-vous : char, autel, fleurs, jeunesse,
Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté,
Tout a péri; vous n'êtes plus déesse,
Déesse de la Liberté.



LE MALADE.

Avril 1823.

Air : Muse des bois et des accords champêtres.

Un mal cuisant déchire ma poitrine,
Ma faible voix s'éteint dans les douleurs ;
Et tout renaît, et déja l'aubépine
A vu l'abeille accourir à ses fleurs.
Dieu d'un sourire a béni la nature ;
Dans leur splendeur les cieux vont éclater.
Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure :
Il est encor de beaux jours à chanter.

Mon Esculape[1] a renversé mon verre,
Plus de gaîté! mon front se rembrunit;

[1] Le célèbre docteur Dubois, à qui l'auteur de ces chansons ne peut témoigner trop de reconnaissance, et en qui les qualités du cœur égalent la science et l'étonnante habileté.



Mais vient l'Amour et le mois qu'il préfère :
Déja l'oiseau butine pour son nid.
Des voluptés le torrent va s'épandre
Sur l'univers qui semblait végéter.
Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre :
Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore !
D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs ;
De nouveaux noms la France se décore ;
A l'aigle éteint nous redevons des pleurs.
Que de périls la tribune orageuse
Offre aux vertus qui l'osent affronter !
Reviens, ma voix, faible, mais courageuse :
Il est encor des gloires à chanter.

Puis j'entrevois la liberté bannie ;
Elle revient : despotes, à genoux !
Pour l'étouffer en vain la tyrannie
Fait signe au Nord de déborder sur nous.
L'ours effrayé regagne sa tanière.

Loin du soleil qu'il voulait disputer.
Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière:
Il est encore un triomphe à chanter.

Que dis-je? hélas! oui, la terre s'éveille,
Belle et parée, au souffle du printemps.
Mais dans nos cœurs le courage sommeille;
Chargé de fers, chacun se dit: J'attends!
La Grèce expire, et l'Europe est tremblante:
Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter.
Reviens, ma voix, faible, mais consolante:
Il est encor des martyrs à chanter.



LA COURONNE DE BLUETS.

A MADAME ***.

Air : J'ai vu par-tout dans mes voyages.

Du ciel j'arrive, et mon voyage
Nous épargne à tous bien des pleurs.
Beauté folâtre autant que sage,
Ne jouez plus avec des fleurs.
Sachez qu'hier, la panse ronde
Et l'œil obscurci par Bacchus,
Jupin a cru dans notre monde } *bis.*
Voir une couronne de plus. }

A la colère il s'abandonne :
« L'abus, dit-il, devient trop fort.
Encore un front que l'on couronne
Quand le faiseur de rois est mort[1] !

[1] Napoléon.

Sur ce front lançons mon tonnerre;
Du faible enfin vengeons les droits.
Je veux voir un jour sur la terre
Les rois sujets, les sujets rois. »

Dans son conseil alors j'arrive
(Où les rimeurs n'entrent-ils pas?);
En joue il vous met sans qui vive!
Mais je l'aborde chapeau bas:
« Jupin, de ton arrêt j'appelle;
Ta balance et tes poids sont faux:
Ta cour de justice éternelle
A-t-elle eu ses gardes des sceaux?

« Braque tes lunettes, vieux sire,
Sur le front couronné par nous;
De la candeur c'est le sourire,
De la bonté c'est l'œil si doux.
Lorsque les carreaux de son foudre
Chez nos sourds passent pour muets,
Jupin ne mettrait-il en poudre

Qu'une couronne de bluets? »

« Oh! oh! dit-il, qu'allais-je faire?
Ailleurs frappons; mon foudre est chaud. »
— « Frappe; mais sur notre hémisphère
Vise donc plus bas ou plus haut. »
Heureux d'avoir su vous défendre,
J'accours des célestes donjons.
Quant à Jupin, je viens d'apprendre } *bis.*
Qu'il a foudroyé deux pigeons. }



L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.

Air : A soixante ans, etc.

De Damoclès l'épée est bien connue ;
En songe, à table, il m'a semblé la voir.
Sous cette épée et menaçante et nue
Denys l'ancien me forçait à m'asseoir. (*bis.*)
Je m'écriais : Que mon destin s'achève,
La coupe en main, au doux bruit des concerts! (*bis.*)
O vieux Denys! je me ris de ton glaive[1],
Je bois, je chante, et je siffle tes vers. (*bis.*)

[1] Denys l'ancien, tyran de Syracuse, était, comme on sait, un métromane déterminé ; il envoyait en prison ceux qui ne trouvaient pas ses vers bons. Nous avons eu aussi en France des rois qui se mêlaient d'écrire et de faire des vers. Quant à l'histoire du festin de Damoclès, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la rapporter ici.

Cette chanson appartient au règne de Louis XVIII, qui, de même que Denys, avait la manie d'écrire et a fait beaucoup de petits vers.



Servez, disais-je à messieurs de la bouche;
Versez, versez, messieurs du gobelet.
Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche,
Denys; sur moi fais donc vite un couplet.
Ton Apollon à nos larmes fait trève;
Il nous égaie au sein d'affreux revers.
O vieux Denys! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses,
De la patrie écoute un peu la voix:
Elle est, crois-moi, la première des Muses;
Mais rarement elle inspire les rois.
Du frêle arbuste où bout sa noble sève,
La moindre fleur parfume au loin les airs.
O vieux Denys! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire,
Quand ses lauriers, de ta foudre encor chauds,
Vont à prix d'or te cacher à l'histoire,

Ou balayer la fange des cachots.
Mais, à ton nom, Clio, qui se soulève,
Sur ton cercueil viendra peser nos fers.
O vieux Denys! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Que du mépris la haine au moins me sauve!
Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger.
Le fer pesant tombe sur mon front chauve;
J'entends ces mots: Denys sait se venger. (*bis.*)
Me voilà mort; et, poursuivant mon rêve,
La coupe en main, je répète aux enfers: (*bis.*)
O vieux Denys! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers. (*bis.*)



LA MAISON DE SANTÉ.

A MADAME G.....,

POUR LA SAINT-JEAN, JOUR DE SA FÊTE.

AIR du Menage du Garçon.

Naguère en un royal hospice
J'allai subir les soins de l'art;
Esculape me fut propice,
Je bénis cet heureux hasard. (*bis.*)
Mais l'Amitié, toujours craintive,
Me dit: « Point de sécurité!
Un *quiproquo* bien vite arrive.
Change de maison de santé. » (*bis.*)

A R...... elle me transporte;
Je me sens mieux en avançant.

La Bienfaisance est sur la porte,
Le Malheur salue en passant.
Là Jeannette est supérieure,
Et le ciel fit de sa bonté
La lampe qui brûle à toute heure
Dans cette maison de santé.

Molière a terminé sa vie
Entre deux sœurs de charité.
Or, quand Jeanne fait œuvre pie,
C'est un rendu pour un prêté.
De Thalie elle fut tourière
Avec talent, grace et beauté,
Et la suivante de Molière
Fonde une maison de santé.

L'Amitié seule y donne place:
Moi, j'en ai fait mon Hôtel-Dieu.
Infirmiers, remplissez ma tasse;
C'est aujourd'hui le saint du lieu. (*bis.*)
Quand il s'agit de fêter Jeanne,

Mon seul régime est la gaîté.
Je veux m'enivrer de tisane
Dans cette maison de santé. (*bis.*)



LA BONNE MAMAN.

COUPLETS

A UNE DAME DE TRENTE ANS, QUE L'AUTEUR APPELAIT SA GRAND'MÈRE.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Au dire du proverbe ancien,
L'amitié ne remonte guère.
Bon petit-fils, je n'en crois rien
Quand je pense à vous, ma grand'mère.
Ces titres, quelquefois si doux,
Vous paraîtraient-ils insipides?
Bonne maman, consolez-vous;
Vous n'avez point encor de rides.

L'âge a-t-il éteint vos desirs?
Blâmez-vous les tendres chimères?

Censurer les plus doux plaisirs
Est le plaisir de nos grand'mères.
Les ans font-ils neiger sur nous,
A nos yeux tout se décolore.
Bonne maman, consolez-vous;
Vous ne blanchissez point encore.

L'Amour a peur des grand'mamans;
Mais, à prix d'or, combien de vieilles
Ont à leurs gages des amants
Dont les missives font merveilles!
On sait, pour lire un billet doux,
Quel moyen prennent ces coquettes.
Bonne maman, consolez-vous;
Vous lisez encor sans lunettes.

Quoi! sans rides, sans cheveux blancs,
Et sans lunettes, à votre âge!
Voyons si vos genoux tremblants
Des ans n'attestent pas l'outrage.
Oui, je vois trembler vos genoux

Que l'Amour tendrement caresse.
Bonne maman, consolez-vous;
Prenez un bâton de vieillesse.





LE VIOLON BRISÉ.

Air : Je regardais Madelinette.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête;
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

Les étrangers, vainqueurs par ruse,
M'ont dit hier dans ce vallon :
« Fais-nous danser ! » Moi, je refuse ;
L'un d'eux brise mon violon.

C'était l'orchestre du village.
Plus de fêtes! plus d'heureux jours!
Qui fera danser sous l'ombrage?
Qui réveillera les Amours? (*bis.*)

Sa corde vivement pressée,
Dès l'aurore d'un jour bien doux,
Annonçait à la fiancée
Le cortége du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre,
Nos danses causaient moins d'effroi.
La gaîté qu'il savait répandre
Eût déridé le front d'un roi. (*bis.*)

S'il préluda, dans notre gloire,
Aux chants qu'elle nous inspirait,
Sur lui jamais pouvais-je croire
Que l'étranger se vengerait?

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête,
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête;
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

Combien sous l'orme ou dans la grange

Le dimanche va sembler long!
Dieu bénira-t-il la vendange
Qu'on ouvrira sans violon?

Il délassait des longs ouvrages,
Du pauvre étourdissait les maux;
Des grands, des impôts, des orages,
Lui seul consolait nos hameaux. (*bis.*)

Les haines, il les faisait taire;
Les pleurs amers, il les séchait.
Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse
M'a rendu le courage aisé.
Qu'en mes mains un mousquet remplace
Le violon qu'il a brisé. (*bis.*)

Tant d'amis dont je me sépare
Diront un jour, si je péris:

Il n'a point voulu qu'un barbare
Dansât gaîment sur nos débris.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête;
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)



LE CONTRAT DE MARIAGE.

IMITÉ D'UN ANCIEN FABLIAU.

Air : Ah! daignez m'épargner le reste.

« Sire, de grace, écoutez-moi!
(Le prince courait chez sa dame)
« Sire, vous êtes un grand roi;
« Daignez me venger de ma femme. »
Le roi dit : « Qu'on tienne éloigné
« Ce fou qui m'arrête au passage. »
— « Ah! sire, vous avez signé
« Mon contrat de mariage. »

Ces mots font sourire le roi :

« Gardes, je défends qu'on l'assomme.
« Vilain, dit-il, explique-toi. »
— « Sire, j'ai fait le gentilhomme.
« J'acquis d'un argent bien gagné
« Château, blason, titre, équipage;
« Et, sire, vous avez signé
« Mon contrat de mariage.

« J'ai pris femme noble aux doux yeux,
« Aux mains blanches, au cou de cygne.
« Son père a dit : « Par mes aïeux!
« Mon gendre, il faut que le roi signe. »
« Votre nom fut accompagné
« D'un pâté de mauvais présage,
« Sire, quand vous avez signé
« Mon contrat de mariage!

« J'étais en habit de gala,
« Sire; et, pour abréger l'histoire,
« Rappelez-vous que ce jour-là

« Un beau page tint l'écritoire.
« Ma femme ici l'avait lorgné.
« Hier je l'ai surpris... Quel outrage
« Pour vous dont la plume a signé
« Mon contrat de mariage! »

Le roi dit : « Je n'ai qualité
« Que pour guérir les écrouelles.
« Un diable, cornard effronté,
« Vilains, ici guette vos belles.
« Sur les rois même il a régné,
« Et met un sceau de vasselage
« A tous les gens dont j'ai signé
« Le contrat de mariage. »

Le livre où j'ai puisé ceci
Ajoute que l'époux morose
Faillit mourir de noir souci,
Et que d'un dicton il fut cause :
Dès qu'un mari peu résigné

Prêtait à rire au voisinage,
Le roi, disait-on, a signé
Son contrat de mariage.





LE CHANT DU COSAQUE.

Air : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord.
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête sous moi des ailes à la Mort.
L'or n'enrichit ni ton frein ni ta selle;
Mais attends tout du prix de mes exploits.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle! } *bis.*
Et foule aux pieds les peuples et les rois. }

La Paix, qui fuit, m'abandonne tes guides;
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides;
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,

Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
Tous assiégés par des sujets souffrants,
Nous ont crié : Venez! soyez nos maîtres ;
Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait : Mon règne recommence!
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle :
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Effacé, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois. } *bis.*



LE BON PAPE.

Air du Sorcier.

Mêlant la fable et l'Écriture,
Jadis un malin troubadour,
D'un pape traça la peinture
Qu'en me signant je mets au jour.
Ce pontife à sa chambrière
Disait : Quel bon lit d'édredon!
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
J'ai tout ce qu'exige saint Pierre.
Oui, de Cythère vieux routier,
Je suis entier. (4 *fois.*)

Je suis entier de caractère,

Pour mieux prouver aux novateurs
Que tout doit obéir sur terre
Au serviteur des serviteurs.
Du haut du trône où je me carre,
Du ciel je tire le cordon.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Convenez que sous la thiare
Les amours ont un air altier.
Je suis entier. (4 *fois.*)

Les pauvres peuples ne sont guère
Qu'un ban d'esclaves abrutis,
Où discorde, ignorance et guerre
Recrutent pour tous les partis.
Quand sur eux le mal s'accumule,
De tous les biens Dieu me fait don.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.

Vénus met le pied dans ma mule,
Bacchus remplit mon bénitier.
Je suis entier. (4 *fois.*)

Que sont les rois? de sots belitres,
Ou des brigands qui, gros d'orgueil,
Donnant leurs crimes pour des titres,
Entre eux se poussent au cercueil.
A prix d'or je puis les absoudre,
Ou changer leur sceptre en bourdon.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Regardez-moi lancer la foudre;
Jupin m'a fait son héritier.
Je suis entier. (4 *fois.*)

Ce vieux conte, peu charitable,
Au bon pape fait dire enfin:
Quittons les amours pour la table;
Je crains que le monde n'ait faim.

Saint Pierre, dans un cas terrible,
A rengaîné son espadon.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Moi, je cesse d'être infaillible,
D'Hercule j'ai fait le métier.
Je suis entier. (4 *fois.*)



LES HIRONDELLES.

Air de la romance de Joseph.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :



De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être,

Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et par-tout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?



LES FILLES.

COUPLETS

A UN AMI QUE SA FEMME VENAIT DE RENDRE PÈRE D'UNE QUATRIÈME FILLE.

Air : Verdrillon, verdrillette, verdrille.

Quand des filles naissent chez vous
Pour le plaisir de ce monde,
Dites-moi, messieurs les époux,
Pourquoi chacun de vous gronde.
Aux filles, morbleu ! nous tenons ;
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles ;
Nous les aimons.

Maris, toujours trop occupés,

Que, près des gens qui vous aident,
Aux femmes qui vous ont trompés
Un jour vos filles succèdent.
Aux filles, morbleu ! nous tenons ;
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles ;
Nous les aimons.

Pour les pères, pour les amants,
Fille d'humeur folle ou sage
Ajoute aux charmes des beaux ans,
Ote à l'ennui du vieil âge.
A leur cœur aussi nous tenons ;
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles ;
Nous les aimons.

Pour Batyle aux fraîches couleurs
Quand Anacréon détonne,

Les Graces arrachent les fleurs
Dont cet enfant le couronne.
Aux filles nous nous en tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles:
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

Mais pour quatre filles buvons
A toi, mari, qui nous aimes.
Pour nos fils nous te le devons;
Que n'est-ce, hélas! pour nous-mêmes!
A vos filles, oui, nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles:
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.



LE CACHET,

OU

LETTRE A SOPHIE.

1824.

Air de la bonne Vieille, de B. Wilhem.

Il vient de toi ce cachet où le lierre
Serpente en or, symbole ingénieux ;
Cachet où l'art a gravé sur la pierre
Un jeune Amour au doigt mystérieux.
Il est sacré : mais en vain, ma Sophie,
A ton amant il offre son secours ;
De son pouvoir ma plume se défie.
Plus de secret, même pour les amours !

Pourquoi, dis-tu, si loin de ton amie,
Quand une lettre adoucit ses regrets

Pourquoi penser qu'une main ennemie
Brise le dieu qui scelle nos secrets?
Je ne crains point qu'un jaloux en délire,
Jamais, Sophie, à ce crime ait recours.
Ce que je crains, je tremble de l'écrire.
Plus de secret, même pour les amours!

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perfide [1],
Qui de Venise ensanglanta les lois :
Il tend la main au salaire homicide,
Souffle la peur dans l'oreille des rois;
Il veut tout voir, tout entendre, tout lire;
Cherche le mal et l'invente toujours;
D'un sceau fragile il amollit la cire.
Plus de secret, même pour les amours!

Ces mots tracés pour toi seule, ô Sophie!
Son œil affreux avant toi les lira.

[1] La police. On fait honneur de son invention au gouvernement inquisitorial de Venise.

Ce qu'au papier ma tendresse confie
Ira grossir un complot qu'il vendra.
Ou bien, dit-il, de ce couple qui s'aime
Livrons la vie aux sarcasmes des cours,
Et déridons l'ennui du diadème.
Plus de secret, même pour les amours!

Saisi d'effroi, je repousse la plume
Qui de l'absence eût charmé la douleur.
Pour le cachet la cire en vain s'allume,
On le rompra; j'aurai fait ton malheur.
Par le grand roi qui trahit La Vallière,
Ce lâche abus fut transmis à nos jours [1].
Cœurs amoureux, maudissez sa poussière.
Plus de secret, même pour les amours!

[1] L'établissement du Cabinet noir, où le secret des lettres fut tant de fois violé, remonte au règne de Louis XIV. Son successeur se faisait un amusement des révélations scandaleuses qu'on arrachait ainsi aux correspondances particulières.

Après la révolution de Juillet, le Cabinet noir fut supprimé.



LA JEUNE MUSE.

RÉPONSE

A DES COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ADRESSÉS PAR MADEMOISELLE ***,

AGÉE DE DOUZE ANS.

AIR : Où s'en vont ces gais bergers ?

Pour les vers, quoi ! vous quittez
Les plaisirs de votre âge !
Ma Muse, que vous flattez,
Aux Amours rend hommage.
Ce sont aussi des enfants
A la voix séduisante ;
Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante !

Pourquoi parler de lauriers?
De pleurs on les arrose.

Ce n'est point aux chansonniers
Que la gloire en impose.
La fleur, orgueil du printemps,
Est le prix qui nous tente.
Mais, hélas! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante!

Jeune oiseau, prenez l'essor;
Égayez le bocage.
Par des chants plus doux encor
Brillez dans un autre âge.
De les inspirer je sens
Combien l'espoir m'enchante.
Mais, hélas! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante!

De me couronner de fleurs,
Oui, vous perdrez l'envie;
Sous des dehors plus flatteurs
Vous verrez le génie.
Puissiez-vous pour mon encens

Être alors indulgente !
Mais à peine vous aurez vingt ans,
Que j'en aurai cinquante.



LA FUITE DE L'AMOUR.

AIR

Je vois déja se déployer tes ailes,
Amour; adieu! mon bel âge est passé.
D'un air moqueur les Graces infidèles
Montrent du doigt mon réduit délaissé.
S'il fut des jours où j'ai maudit tes armes,
Savais-je, hélas! que tu m'en punirais?
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Je reposais du sommeil de l'enfance
Lorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts;
Dans la beauté j'adorai ta puissance.

Et vins m'offrir de moi-même à tes fers.
Si jeune encor j'ignorais tes alarmes,
Tes sombres feux, le poison de tes traits.
Ah ! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie
Tous les baisers que Rose me donna,
Mais non les pleurs versés pour Eulalie,
Non les soupirs perdus près de Nina.
Pour bien aimer, l'une avait trop de charmes;
Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets.
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Fuis donc, Amour, ma couche solitaire;
Fuis! car déja tu souris de pitié.
De mes ennuis pénétrant le mystère,
Les bras tendus, vers moi vient l'Amitié.
Pour l'éloigner fais luire encor tes armes :

Ses soins sont doux, mais j'en abuserais;
Car plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.



L'ANNIVERSAIRE.

AIR du Partage de la richesse.

Depuis un an vous êtes née,
Héloïse, le savez-vous?
C'est là votre plus belle année,
Mais l'avenir vous sera doux.
Voici des fleurs que l'on vous donne;
Parez-vous-en, et, s'il vous plaît,
Charmante avec cette couronne,
N'allez point en faire un hochet.

Un enfant qui ne vieillit guère,
Sachant qui vous donna le jour,
Devine que vous saurez plaire;
Vous le connaîtrez, c'est l'Amour.
Redoutez-le pour mille causes,

Bien qu'il vous soit frère de lait;
Car de votre chapeau de roses
Il voudra se faire un hochet.

L'Espérance aux ailes brillantes,
Sur vous se plaît à voltiger:
De combien de formes riantes
Vous dote son prisme léger!
A ses doux songes asservie,
Vous serez heureuse en effet,
Si pour chaque âge de la vie
Elle vous réserve un hochet.







LE VIEUX SERGENT.

1823

[illegible]

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître,
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne.

Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas! soudain, tristement il s'écrie:
« C'est un drapeau que je ne connais pas.
« Ah! si jamais vous vengez la patrie,
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
« Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
« Ces paysans, fils de la République,
« Sur la frontière à sa voix accourus?
« Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
« Tous à la gloire allaient du même pas.
« Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

« De quel éclat brillaient dans la bataille
« Ces habits bleus par la Victoire usés!
« La Liberté mêlait à la mitraille

« Des fers rompus et des sceptres brisés.
« Les nations, reines par nos conquêtes,
« Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
« Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
« Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs;
« Par la cartouche encor toute noircie
« Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
« La Liberté déserte avec ses armes;
« D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras;
« A notre gloire on mesure nos larmes.
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas! »

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
« Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent :

« Il en est temps! » dit-il aussi tout bas.
Puis il répéte à ses fils qui sommeillent :
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas! »



LE PRISONNIER.

AIR de la Balançoire, d'Amédée de BEAUPLAN.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit: vogue, reine des flots.

Ainsi chante, à travers les grilles,
Un captif qui voit chaque jour
Voguer la plus belle des filles
Sur les flots qui baignent la tour.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit: vogue, reine des flots.

Moi, captif à la fleur de l'âge
Dans ce vieux fort inhabité,
J'attends chaque jour ton passage
Comme j'attends la liberté.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'eau te réfléchit grande et belle;
Ton sein forme un heureux contour.
A qui ta voile obéit-elle?
Est-ce au Zéphyr? est-ce à l'Amour?

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

De quel espoir mon cœur s'enivre!

Tu veux m'arracher de ce fort.
Libre par toi, je vais te suivre;
Le bonheur est sur l'autre bord.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Tu t'arrêtes, et ma souffrance
Semble mouiller tes yeux de pleurs.
Hélas! semblable à l'Espérance,
Tu passes, tu fuis, et je meurs.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'illusion m'est donc ravie!
Mais non : vers moi tu tends la main.

Astre de qui dépend ma vie,
Pour moi tu brilleras demain.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.





L'ANGE EXILÉ.

A CORINNE DE L***.

Air : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Je veux, pour vous, prendre un ton moins frivole :
Corinne, il fut des anges révoltés.
Dieu sur leur front fait tomber sa parole,
Et dans l'abyme ils sont précipités. (*bis.*)
Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine,
Contre ses maux garde un puissant secours ; (*bis.*)
Il reste armé de sa lyre divine.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours. } *bis.*

L'enfer mugit d'un effroyable rire,
Quand, dégoûté de l'orgueil des méchants,
L'ange, qui pleure en accordant sa lyre,

Fait éclater ses remords et ses chants.
Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde,
Mais ici-bas veut qu'il charme nos jours.
La poésie enivrera le monde.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Vers nous il vole en secouant ses ailes,
Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.
Soudain la terre entend des voix nouvelles;
Maint peuple errant s'arrête émerveillé.
Tout culte alors n'étant que l'harmonie,
Aux cieux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds.
L'autel s'épure aux parfums du génie.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

En vain l'enfer, des clameurs de l'Envie,
Poursuit cet ange, échappé de ses rangs;
De l'homme inculte il adoucit la vie,
Et sous le dais montre au doigt les tyrans.
Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes
Court jusqu'au pôle éveiller les amours,

Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Qui peut me dire où luit son auréole?
De son exil Dieu l'a-t-il rappelé?
Mais vous chantez, mais votre voix console :
Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé. (*bis.*)
Votre printemps veut des fleurs éternelles,
Votre beauté de célestes atours : (*bis.*)
Pour un long vol vous déployez vos ailes; } *bis.*
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours. }



LA VERTU DE LISETTE.

Air : Je loge au quatrième étage.

Quoi! de la vertu de Lisette
Vous plaisantez, dames de cour!
Eh bien! d'accord : elle est grisette;
C'est de la noblesse en amour. (*bis.*)
Le barreau, l'église et les armes,
De ses yeux noirs font très grand cas.
Lise ne dit rien de vos charmes; } *bis.*
De sa vertu ne parlons pas. }

D'avoir fait de riches conquêtes
L'osez-vous bien railler encor,
Quand le peuple hébreu dans ses fêtes
Vous voit adorer son veau d'or?
L'empire a, pour plus d'un service,

Long-temps soudoyé vos appas.
Lise est mal avec la police;
De sa vertu ne parlons pas.

Point de cendre si bien éteinte
Qu'elle n'y retrouve du feu;
Un marquis dont la vie est sainte
Veut à la cour la mettre en jeu.
Par elle illustrant son mérite,
Sur les ducs il aura le pas.
Lisette sera favorite;
De sa vertu ne parlons pas.

Çà, mesdames les dénigrantes,
Si cet honneur vient la trouver,
Vous vous direz de ses parentes,
Vous ferez cercle à son lever.
Mais dût son triomphe et ses suites
De joie enfler tous les rabats,
Se confessât-elle aux jésuites,
De sa vertu ne parlons pas.

Croyez-moi, beautés monarchiques,
Le mot vertu, dans vos caquets,
Ressemble aux grands noms historiques
Que devant vous crie un laquais. (*bis.*)
Les échasses de l'étiquette
Guindent bien haut des cœurs bien bas :
De la cour Dieu garde Lisette!
De sa vertu ne parlons pas. } *bis.*





LE VOYAGEUR.

Air : Plus on est de fous, plus on rit (*sans la reprise finale*).

LE VIEILLARD.

Voyageur, dont l'âge intéresse,
Quel chagrin flétrit tes beaux jours?

LE VOYAGEUR.

Bon vieillard, plaignez ma jeunesse,
En butte aux orages des cours.

LE VIEILLARD.

Le sort est injuste sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux.
Dieu qui m'a placé sur ta route,
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Mes maux sont de tristes exemples
Du pouvoir des dieux d'ici-bas.

Bientôt le crime aura des temples;
Des palais il doit être las.

LE VIEILLARD.

Prends mon bras, car un long voyage
Endolorit tes pieds poudreux.
Comme toi j'errais à ton âge.
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux

LE VOYAGEUR.

Quand j'invoquai dans la tempête
Ce Dieu qu'on dit si consolant,
Les poignards levés sur ma tête
Portaient gravé son nom sanglant.

LE VIEILLARD.

Te voici dans mon ermitage;
Versons-nous d'un vin généreux.
Hélas! mon fils aurait ton âge.
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Non, il n'est point d'Être suprême

Qui seul peuple l'immensité,
Et cet univers n'est lui-même
Qu'une grande inutilité.

LE VIEILLARD.

Vois ma fille, à qui ta détresse
Arrache un soupir douloureux;
Elle a consolé ma vieillesse.
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Dans cette nuit profonde et triste
Ce Dieu vient-il guider nos pas?
Eh! qu'importe enfin qu'il existe,
Si pour lui nous n'existons pas?

LE VIEILLARD.

Voici ta couche et ta demeure:
Chasse tes rêves ténébreux.
Tiens-moi lieu du fils que je pleure.
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

L'étranger reste; il plaît, il aime,

Et de fleurs bientôt couronné,
Époux et père, il va lui-même
Dire à plus d'un infortuné :
« Le sort est injuste sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux.
Dieu qui m'a placé sur ta route,
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux. »





OCTAVIE.

1823.

Air des Comédiens.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfants de l'empire
A la beauté dont Tibère est charmé.
Quoi! disaient-ils, la colombe soupire
Au nid sanglant du vautour affamé!

Belle Octavie! à tes fêtes splendides,
Dis-nous, la joie a-t-elle jamais lui ?
Ton char, traîné par six coursiers rapides,
Laisse trop loin les Amours après lui.

Sur un vieux maître, aux Romains qu'elle outrage,
Tant d'opulence annonce ton crédit;
Mais sous la pourpre on sent ton esclavage;
Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites;
Que par les grands tes vœux soient épiés.
Déja, dit-on, nos prêtres hypocrites
Ont de leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais à la cour lis sur tous les visages,
Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils faquins.
D'impurs ruisseaux, gonflés par nos orages,
Font déborder cet égout des Tarquins.

Tendre Octavie, ici rien n'effarouche
Le dieu qui cède à qui mieux le ressent.
Ne livre plus les roses de ta bouche
Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,

Prendre un amant, mais couronné de fleurs;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.

Accours ici purifier tes charmes :
Les délateurs respectent nos loisirs.
Tous à leur prince ont prédit que nos armes
Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

Sur les coussins où la douleur l'enchaîne,
Quel mal, dis-tu, vous fait ce roi des rois?
Vois-le d'un masque enjoliver sa haine,
Pour étouffer notre gloire et nos lois.

Vois ce cœur faux, que cherchent tes caresses,
De tous les siens n'aimer que ses aïeux;
Charger de fers les muses vengeresses,
Et par ses mœurs nous révéler ses dieux.

Peins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes,
Quand sur ton sein il cuve son nectar,

Ses feux infects dont s'indignent les voûtes
Où plane encor l'aigle du grand César.

Ton sexe faible est oublieux des crimes;
Mais dans ces murs ouverts à tant de peurs,
N'entends-tu pas des ombres de victimes
Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde:
Avec les siens ne confonds plus tes jours.
Ah! trop souvent la liberté du monde
A d'un long deuil affligé les Amours.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.





LE FILS DU PAPE.

Air : Lison dormait dans la prairie.

Ma mère, quittez la besace,
Le pape avec vous a couché;
Je cours lui rappeler en face
Qu'il fut un moine débauché.
Quoique soldat, il va, j'espère,
Me créer cardinal-neveu.
  Ah! ventrebleu!
  Ah! sacrebleu!
Saint-Père, au moins soyez bon père;
  Ah! ventrebleu!
  Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.

Au sacré collége je frappe;

Vient un cou tors : Allons, cagot,
Par mon sabre! va dire au pape
Que je suis le fils de Margot.
Dis que Margot fut sa commère;
Que moi d'être saint j'ai fait vœu.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-Père, au moins soyez bon pere.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.

J'entre en faisant trois révérences;
Sa Sainteté bâillait d'ennui.
Mon fils, veux-tu des indulgences?
Non, dis-je, on s'en passe aujourd'hui.
J'ai, si j'en crois Margot ma mère,
Vos goûts, votre nez, votre œil bleu.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-Père, au moins soyez bon père:

Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.

Quand mes trois sœurs, vos pauvres filles,
Le soir, pour avoir un jupon,
Vendent le plaisir en guenilles,
Au diable votre ame en répond.
Le diable vous sert de compère;
Ayez donc l'air d'y croire un peu.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-Père, au moins soyez bon père;
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.

Il me répond : Dieu nous afflige;
Nous sommes pauvres, mon cher fils.
Mais du purgatoire, lui dis-je,
Où passent donc tous les profits?

Donnez-moi les os de saint Pierre,
Que je les vende à quelque Hébreu.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-Père, au moins soyez bon père;
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.

Mon fils, que le diable t'emporte!
Prends ces mille écus, et va-t'en.
C'est bien peu, dis-je; mais qu'importe!
Dans huit jours j'en viens prendre autant.
Tant de sots font encor sur terre
Bouillir votre vieux pot-au-feu!
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-Père, au moins soyez bon père;
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.

Adieu. Margot fera ripaille;
Mes sœurs seront morceaux de roi.
Quoique j'abhorre la prêtraille,
D'un chapeau rouge affublez-moi.
De me transmettre votre chaire,
Bon homme, occupez-vous un peu.
    Ah! ventrebleu!
    Ah! sacrebleu!
Saint-Père, au moins soyez bon père;
    Ah! ventrebleu!
    Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.



MON ENTERREMENT.

Air : Quand on ne dort pas de la nuit (de *Lisbeth*).

Ce matin, je ne sais comment,
Je vois d'Amours ma chambre pleine;
J'étais couché, sans mouvement.
Il est mort, disaient-ils gaîment,
De l'inhumer prenons la peine.
Lors je maudis entre mes draps
Ces dieux que j'aimais tant à suivre.
Amis, si j'en crois ces ingrats,
Plaignez-moi (*bis*); j'ai cessé de vivre. (*bis.*)

De mon vin ils prennent leur part;
Ils caressent ma chambrière :
L'un veut guider le corbillard,
Et l'autre d'un ton nasillard



Perrotin, Editeur.

Me psalmodie une prière.
Le plus grave ordonne à l'instant
Vingt galoubets pour mon escorte.
Mais déja la voiture attend.
Plaignez-moi (*bis*), voilà qu'on m'emporte.

Causant, riant, faisant des leurs,
Les Amours suivent sur deux lignes :
Le drap, où l'argent brille en pleurs,
Porte un verre, un luth et des fleurs,
De mes ordres joyeux insignes.
Maint passant, qui met chapeau bas,
Se dit : Triste ou gai, tout succombe !
Les Amours font hâter le pas.
Plaignez-moi (*bis*), j'arrive à ma tombe.

Mon cortége, au lieu de prier,
Chante là mes vers les plus lestes.
Grace au ciseau du marbrier,
Une couronne de laurier
Va d'orgueil enivrer mes restes.

Tout redit ma gloire en ce lieu,
Qui bientôt sera solitaire.
Amis, j'allais me croire un dieu :
Plaignez-moi (*bis*), voilà qu'on m'enterre.

Mais d'aventure, en ce moment,
Par-là passait mon infidèle.
Lise m'arrache au monument;
Puis encor, je ne sais comment,
Je me sens renaître auprès d'elle.
De la vie et de ses douceurs
Vous qu'à médire l'âge excite;
Vous du monde éternels censeurs,
Plaignez-moi (*bis*); car je ressuscite. (*bis.*)



LE POËTE DE COUR.

COUPLETS

POUR LA FÊTE DE MARIE ***.

1824.

Air de la Treille de sincérité.

On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour. (*bis.*)

Te chanter encore, ô Marie!
Non, vraiment je ne l'ose pas.
Ma muse enfin s'est aguerrie,
Et vers la cour tourne ses pas. (*bis.*)

Je gage, s'il naît un Voltaire,
Qu'on emprunte pour l'acheter.
Prêt à me vendre au ministère,
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Ce que je dirais pour te plaire
Ferait rire ailleurs de pitié :
L'amour est notre moindre affaire,
Les grands ont banni l'amitié.
On siffle le patriotisme;
Ce qu'on sait le mieux, c'est compter
J'adresse une ode à l'égoïsme.
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
Lyre et musette;

Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Je crains que ta voix ne m'inspire
L'éloge des Grecs valeureux,
Contre qui l'Europe conspire
Pour ne plus rougir devant eux.
En vain ton ame généreuse
De leurs maux se laisse attrister;
Moi je chante l'Espagne heureuse.
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achéte
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Dans mes calculs, Dieu! quel déboire
Si de ton héros je parlais!
Il nous a légué tant de gloire
Qu'on est embarrassé du legs.

Lorsque ta main pare son buste
De lauriers qu'on doit respecter,
J'encense une personne auguste.
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achéte
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Pourquoi douter, chère Marie,
Que ton ami change à ce point?
Liberté, gloire, honneur, patrie,
Sont des mots qu'on n'escompte point. (*bis.*)
Des chants pour toi sont la satire
Des grands que j'apprends à flatter.
Non, quoi que mon cœur veuille dire,
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achéte

Lyre et musette ;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour. (*bis.*)



COUPLET

ÉCRIT SUR UN RECUEIL DE CHANSONS MANUSCRITES DE M. .... .

Air de la République.

Si j'étais roi, roi de la chansonnette,
Comme en secret me l'a dit maint flatteur,
Votre recueil à ma Muse inquiète
Dénoncerait un jeune usurpateur.
Car les conseils qu'en si bons vers il donne
Au pauvre peuple, objet de tant d'effroi,
Feraient trembler mon sceptre et ma couronne.
Si j'étais roi. (*bis.*)



LES TROUBADOURS.

DITHYRAMBE

AIR : Je commence à m'apercevoir.

J'entonne sur les troubadours
Un chant dithyrambique.
Malgré goût et logique,
Coulez, vers longs, moyens et courts.
Momus sommeille,
Qu'on le réveille ;
Gai farfadet, qu'il rie à notre oreille.
Laissons, malgré maux et douleurs,
L'Espérance essuyer nos pleurs :
Lisette, apporte et du vin et des fleurs.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères

Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Toi, doux rimeur que la beauté
Méne par la lisière,
Unis parfois le lierre
Aux roses de la Volupté.
Coupe remplie
Par la Folie
Met en gaîté femme tendre et jolie.
La colombe d'Anacréon,
Dans la coupe de ce barbon,
Buvait d'un vin père de la chanson.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Toi qui fais de religion
Parade à chaque rime,
Qui sur la double cime
Fais grimper la procession,
Ta muse en masque
Est lourde et flasque

Mais qu'un tendron te tire par la basque,
Tu lui souris; et le bon vin
Pour toi ne vieillit pas en vain,
Beau joueur d'orgue au service divin.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Toi qui prends Boileau pour psautier,
Du joug je te délie.
Veux-tu, près de Thalie,
De Regnard être l'héritier?
De cette muse
Parfois abuse;
Enivre-la; Molière est ton excuse.
Elle naquit sur un tonneau:
Pour lui rendre un éclat nouveau,
Puise la joie au fond de son berceau.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Du romantisme jeune appui,
Descends de tes nuages ;
Tes torrents, tes orages,
Ceignent ton front d'un pâle ennui.
Mon camarade,
Tiens, bois rasade ;
C'est un julep pour ton cerveau malade.
Entre naître et mourir, hélas !
Puisqu'on ne fait que quelques pas,
On peut aller de travers ici-bas.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Oui, trouvères et troubadours
Sablaient force Champagne.
Mais je bats la campagne,
L'ode et le vin font de ces tours.
Le ciel nous dote
D'une marotte
Tour-à-tour grave, et quinteuse et falote

Le soleil s'est levé joyeux,
Le front barbouillé de vin vieux.
Ah ! tout poëte est le jouet des dieux.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.



LES ESCLAVES GAULOIS.

CHANSON

ADRESSÉE A MANUEL

1824.

Air : Un soldat, par un coup funeste.

D'anciens Gaulois, pauvres esclaves,
Un soir qu'autour d'eux tout dormait,
Levaient la dîme sur les caves
Du maître qui les opprimait.
Leur gaîté s'éveille :
« Ah! dit l'un d'eux, nous faisons des jaloux.
« L'esclave est roi quand le maître sommeille.
« Enivrons-nous! (4 *fois*.)

« Amis, ce vin par notre maître
« Fut confisqué sur des Gaulois
« Bannis du sol qui les vit naître
« Le jour même où mouraient nos lois.
« Sur nos fers qu'il rouille,
« Le Temps écrit l'âge d'un vin si doux.
« Des malheureux partageons la dépouille.
« Enivrons-nous!

« Savez-vous où gît l'humble pierre
« Des guerriers morts de notre temps?
« Là plus d'épouses en prière;
« Là plus de fleurs, même au printemps.
« La lyre attendrie
« Ne redit plus leurs noms effacés tous.
« Nargue du sot qui meurt pour la patrie!
« Enivrons-nous!

« La Liberté conspire encore
« Avec des restes de vertu;

« Elle nous dit : Voici l'aurore;
« Peuple, toujours dormiras-tu?
« Déité qu'on vante,
« Recrute ailleurs des martyrs et des fous.
« L'or te corrompt, la gloire t'épouvante.
« Enivrons-nous!

« Oui, toute espérance est bannie;
« Ne comptons plus les maux soufferts
« Le marteau de la tyrannie
« Sur les autels rive nos fers.
« Au monde en tutéle,
« Dieux tout-puissants, quel exemple offrez-vous!
« Au char des rois un prêtre vous attelle.
« Enivrons-nous!

« Rions des dieux, sifflons les sages,
« Flattons nos maîtres absolus.
« Donnons-leur nos fils pour otages :
« On vit de honte, on n'en meurt plus.

« Le Plaisir nous venge;
« Sur nous du Sort il fait glisser les coups.
« Traînons gaîment nos chaînes dans la fange.
« Enivrons-nous! »

Le maître entend leurs chants d'ivresse;
Il crie à des valets : « Courez!
« Qu'un fouet dissipe l'alégresse
« De ces Gaulois dégénérés. »
Du tyran qui gronde
Prêts à subir la sentence à genoux,
Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde,
Enivrons-nous!

ENVOI.

Cher Manuel, dans un autre âge
Aurais-je peint nos tristes jours?
Ton éloquence et ton courage
Nous ont trouvés ingrats et sourds;
Mais pour la patrie

Ta vertu brave et périls et dégoûts,
Et plaint encor l'insensé qui s'écrie :
Enivrons-nous ! (4 *fois.*)



TREIZE A TABLE.



TREIZE A TABLE.

Air de Préville et Taconnet.

Dieu! mes amis, nous sommes treize à table,
Et devant moi le sel est répandu.
Nombre fatal! présage épouvantable!
La Mort accourt; je frissonne éperdu. (*ter.*)
Elle apparaît, esprit, fée ou déesse;
Mais, belle et jeune, elle sourit d'abord. (*bis.*)
De vos chansons ranimez l'alégresse;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

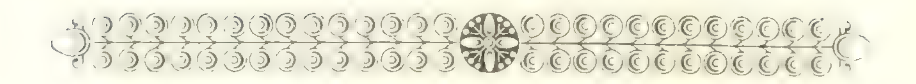
Bien qu'elle semble invitée à la fête,
Qu'elle ait aussi sa couronne de fleurs,
Seul je la vois, seul je vois sur sa tête
D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs.
Elle me montre une chaîne brisée,

Et sur son sein un enfant qui s'endort.
Calmez la soif de ma coupe épuisée;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

« Vois, me dit-elle; est-ce moi qu'il faut craindre?
« Fille du ciel, l'Espérance est ma sœur.
« Dis-moi, l'esclave a-t-il droit de se plaindre
« De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur?
« Ange déchu, je te rendrai les ailes
« Dont ici-bas te dépouilla le Sort. »
Enivrons-nous des baisers de nos belles;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

« Je reviendrai, poursuit-elle, et ton ame
« Ira franchir tous ces mondes flottants,
« Tout cet azur, tous ces globes de flamme
« Que Dieu sema sur la route du Temps.
« Mais, tant qu'au joug elle rampe asservie,
« Goûte sans crainte un bonheur sans remord. »
Que le Plaisir use en paix notre vie;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Ma vision passe et fuit tout entière
Aux cris d'un chien hurlant sur notre seuil.
Ah! l'homme en vain se rejette en arrière
Lorsque son pied sent le froid du cercueil. (*ter.*)
Gais passagers, au flot inévitable
Livrons l'esquif qu'il doit conduire au port. (*bis.*)
Si Dieu nous compte, ah! restons treize à table;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.



LAFAYETTE EN AMÉRIQUE.

Air : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Républicains, quel cortége s'avance?
— Un vieux guerrier débarque parmi nous
— Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance?
— Il a des rois allumé le courroux.
— Est-il puissant? — Seul il franchit les ondes.
— Qu'a-t-il donc fait? — Il a brisé des fers.
Gloire immortelle à l'homme des deux mondes!
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Européen, par-tout, sur ce rivage
Qui retentit de joyeuses clameurs,
Tu vois régner, sans trouble et sans servage,
La paix, les lois, le travail et les mœurs.
Des opprimés ces bords sont le refuge :

La tyrannie a peuplé nos déserts.
L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Mais que de sang nous coûta ce bien-être!
Nous succombions; Lafayette accourut,
Montra la France, eut Washington pour maître,
Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.
Pour son pays, pour la liberté sainte,
Il a depuis grandi dans les revers.
Des fers d'Olmutz nous effaçons l'empreinte.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,
Par un héros ce héros adopté,
Bénit jadis, à sa première feuille,
L'arbre naissant de notre liberté.
Mais, aujourd'hui que l'arbre et son feuillage
Bravent en paix la foudre et les hivers,
Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Autour de lui vois nos chefs, vois nos sages,
Nos vieux soldats, se rappelant ses traits;
Vois tout un peuple et ces tribus sauvages
A son nom seul sortant de leurs forêts.
L'arbre sacré sur ce concours immense
Forme un abri de rameaux toujours verts:
Les vents au loin porteront sa semence.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

L'Européen, que frappent ces paroles,
Servit des rois, suivit des conquérants:
Un peuple esclave encensait ces idoles;
Un peuple libre a des honneurs plus grands.
Hélas! dit-il, et son œil sur les ondes
Semble chercher des bords lointains et chers:
Que la vertu rapproche les deux mondes!
Jours de triomphe, éclairez l'univers!



MAUDIT PRINTEMPS!

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire

Je la voyais de ma fenêtre
A la sienne tout cet hiver:
Nous nous aimions sans nous connaître;
Nos baisers se croisaient dans l'air.
Entre ces tilleuls sans feuillage,
Nous regarder comblait nos jours.
Aux arbres tu rends leur ombrage;
Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

Il se perd dans leur voûte obscure
Cet ange éclatant qui là bas
M'apparut, jetant la pâture
Aux oiseaux un jour de frimas:
Ils l'appelaient, et leur manége

Devint le signal des amours.
Non, rien d'aussi beau que la neige!
Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

Sans toi je la verrais encore,
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche comme on nous peint l'Aurore
Du Jour entr'ouvrant les rideaux.
Le soir encor je pourrais dire:
Mon étoile achève son cours;
Elle s'endort, sa lampe expire.
Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

C'est l'hiver que mon cœur implore:
Ah! je voudrais qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours?
Je ne la verrai plus sourire.
Maudit printemps! reviendras-tu toujours?





PASHA.



PSARA,[1]

OU

CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Nous triomphons! Allah! gloire au prophète!
Sur ce rocher plantons nos étendards.
Ses défenseurs, illustrant leur défaite,
En vain sur eux font crouler ses remparts.
Nous triomphons, et le sabre terrible
Va de la croix punir les attentats.
Exterminons une race invincible:
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être

[1] Voir les notes à la fin du volume.

Qui vînt ici raconter tous tes maux? [2]
Psara tremblante eût fléchi sous son maître.
Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux?
Lorsque la peste en ton île rebelle
Sur tant de morts menaçait nos soldats, [3]
Tes fils mourants disaient : N'implorons qu'elle ;
Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.

Mais de Chios recommencent les fêtes;
Psara succombe, et voilà ses soutiens!
Dans le sérail comptez combien de têtes
Vont saluer les envoyés chrétiens.
Pillons ces murs! de l'or! du vin! des femmes!
Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.
Le glaive après purifîra vos ames :
Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :
Qu'un peuple libre apparaisse! et soudain...
Paix! ont crié d'une voix courroucée

Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.
Byron offrait un dangereux exemple;
On les a vus sourire à son trépas.
Du Christ lui-même allons souiller le temple:
Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose:
Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.
Sur ses débris le vainqueur qui repose
Rêve le sang qu'il lui reste à verser.
Qu'un jour Stamboul[4] contemple avec ivresse
Les derniers Grecs suspendus à nos mâts!
Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce:
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.
Les Grecs! s'écrie un barbare effrayé.
La flotte hellène a surpris le rivage,[5]
Et de Psara tout le sang est payé.
Soyez unis, ô Grecs! ou plus d'un traître

Dans le triomphe égarera vos pas.
Les nations vous pleureraient peut-être;
Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.



LE VOYAGE IMAGINAIRE.

1824.

Air : Muse des bois et des accords champêtres.

L'Automne accourt, et sur son aile humide
M'apporte encor de nouvelles douleurs.
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.
Arrachez-moi des fanges de Lutéce;
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
Tout jeune aussi, je rêvais à la Gréce;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère,
Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère;
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles;

De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieux! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur!
La Liberté, que de loin je salue,
Me crie: Accours, Thrasybule est vainqueur.
Partons! partons! la barque est préparée.
Mer, en ton sein garde-moi de périr.
Laisse ma Muse aborder au Pirée;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l'Italie,
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie;
Vogue où là bas renaît un jour si pur.
Quels sont ces flots? quel est ce roc sauvage?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir?
La tyrannie expire sur la plage;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athène; encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare
Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée;
Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.



L'IN-OCTAVO

ET

L'IN-TRENTE-DEUX.

(Cette chanson a été faite pour servir de préface à l'édition in-8° de 1828.)

Air du Carnaval.

Quoi, mes couplets, encore une sottise!
Osez-vous bien paraître in-octavo?
Juge, critique, et docteur de l'Église,
Vont après vous s'acharner de nouveau.
L'in-trente-deux trompait l'œil du myope,
Mais vos défauts vont être tous sentis:
C'est le ciron vu dans un microscope.
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

« Quel trait d'orgueil! dira la Calomnie:

« Ferait-on plus pour des alexandrins ?
« Le chansonnier vise à l'Académie,
« Et veut au Pinde anoblir ses refrains. »
Viser si haut, malgré cette imposture,
N'est point mon fait, je vous en avertis.
Pour conserver vos lettres de roture,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Je vois deux sots rendus à leur province :
« Messieurs, dit l'un, sifflons le troubadour;
« Il veut des croix, et, pour l'offrir au prince,
« A son recueil a mis l'habit de cour.
« Le Roi, dit l'autre, a daigné lui sourire,
« Même a trouvé ses vers assez gentils. »
Voyez du Roi ce que vous ferez dire!
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

L'humble format sut plaire à cette classe
Sur qui les arts sèment trop peu de fleurs;

Il se fourrait jusque dans la besace
De l'indigent dont il séchait les pleurs.
A la guinguette instruisant ces recrues,
D'obscurs lauriers j'ai fait large abatis.
Pour rencontrer la Gloire au coin des rues,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Je dois trembler; car moi, qui suis prophète,
Je vois de loin l'oubli fondre sur vous.
De tant d'échos dont la voix vous répète,
L'un meurt, puis l'autre, et puis cent, et puis tous.
Déja mon front sent glisser sa couronne;
Comme les miens vos beaux jours sont partis.
Pour disparaître au premier vent d'automne,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.



COUPLETS

SUR

UN PRÉTENDU PORTRAIT DE MOI

MIS EN TÊTE

D'UNE ÉDITION DE MES CHANSONS.[1]

1826.

AIR : Je loge au quatrième étage.

Petit portrait de fantaisie
Mis en tête de mon recueil,
Penses-tu que par courtoisie
Le monde entier te fasse accueil? (*bis.*)
Tu peux te parer, si tu l'oses,
D'un laurier modeste et discret;
Tu peux te couronner de roses :
Non, non, tu n'es pas mon portrait. } *bis.*

Jamais je ne me suis fait peindre :
Mais qui donc représentes-tu?

Peut-être un cafard qui sait feindre
Jusqu'au charme de la vertu;
Un petit saint pétri de ruse
Qu'à Mont-Rouge on encenserait.
La bonne enseigne pour ma Muse!
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Ou serais-tu l'auteur tragique
Qui calcula, rima, lima
Maint rôle bien académique
Qu'en vain a réchauffé Talma?
Quoi! parer d'une noble image
Mes petits vers de cabaret!
Pour l'alexandrin quel outrage!
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Dans ton masque à mine pincée
Est-ce un vil censeur que je vois,
Rat de cave de la pensée
Qu'il confisque au profit des rois?
J'ai de la fraude en pacotille

Qu'à la barrière on saisirait:
Tu me tiendras lieu d'estampille.
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Mais ta laideur serait la mienne,
Que ta gloire y gagnerait peu.
Crains même qu'un prêtre ne vienne
Saintement te livrer au feu. (*bis.*)
Dans l'avenir je devrais vivre,
Que de toi l'on se passerait:
Je suis bien mieux peint dans ce livre. } *bis.*
Non, non, tu n'es pas mon portrait. }



LE GRENIER.

Air du Carnaval de Meissonnier.

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse
De la misère a subi les leçons.
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,
De francs amis et l'amour des chansons.
Bravant le monde et les sots et les sages,
Sans avenir, riche de mon printemps,
Leste et joyeux je montais six étages.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.
Là fut mon lit bien chétif et bien dur;
Là fut ma table; et je retrouve encore
Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.
Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,



Perrotin Éditeur

Quittons ce toit où ma raison s'enivre.
Oh! qu'ils sont loin ces jours si regrettés!
J'échangerais ce qu'il me reste à vivre
Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dépenser sa vie en peu d'instants,
D'un long espoir pour la voir embellie,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!





L'ÉCHELLE DE JACOB.

Air : Ah! si ma dame me voyait!

Lorsqu'un patriarche, en dormant,
Vit la plus longue des échelles,
Où, de crainte d'user leurs ailes,
Les anges montaient lestement
Jusqu'aux portes du firmament;
Il vit ses fils, quelqu'un l'assure,
Sur l'échelle aussi se hisser,
Croyant qu'au ciel on fait l'usure.
Grand Dieu! le pied va leur glisser!

De ce cri du fils d'Isaac
Sa race ne tient aucun compte.
A l'échelle chaque Hébreu monte,
Fraudant eau-de-vie et tabac,

Des écus rognés dans un sac.
Chargés de bijoux et de traites,
Ils vont d'abord, pour commercer,
Aux anges vendre des lorgnettes.
Grand Dieu! le pied va leur glisser!

Mais Jacob en voit deux ou trois
Dont nos désastres font la gloire.
Un page leur tient l'écritoire;
Ils ont des titres, et, je crois,
Des crachats et même des croix.
Riches de l'or de cent provinces,
Sur leur coffre ils ont fait tracer :
« Mont-de-piété pour les princes. »
Grand Dieu! le pied va leur glisser!

« Ah! dit Jacob, des fils si chers
« Prouvent que Dieu tient sa promesse.
« Seuls ils font la hausse et la baisse,
« Ont seuls tous les emprunts ouverts;
« Mes fils régnent sur l'univers.

« C'est la peste à qui rien n'échappe ;
« Voyez dix rois les caresser.
« Ils se font bénir par le pape. [7]
« Grand Dieu ! le pied va leur glisser !

« Qui les suit? c'est un cordon bleu
« Qu'en frère chacun d'eux embrasse.
« Cet homme est-il bien de ma race ?
« Son *trois pour cent* le prouve un peu,
« Mais *sandis!* n'est pas de l'hébreu. [8]
« A mes fils comme il se cramponne !
« Quoi ! pour voir le Jourdain hausser
« Ils ont assuré la Garonne !
« Grand Dieu ! le pied va leur glisser ! »

Tandis qu'il les voit à grands pas
Sur l'échelle élever leur course,
Vient Satan qui crie : « A la Bourse !
« Messieurs, on craint de grands débats. »
Bien vite ils regardent en bas.
La tête tourne à la séquelle

Dont l'orgueil est si haut placé :
Le diable a secoué l'échelle.
Grand Dieu! le pied leur a glissé!





LE CHAPEAU DE LA MARIÉE.

Air :

Demain engagez votre foi;
A l'église allez sans scrupule.
Fille trompeuse, oubliez-moi
Pour un époux riche et crédule.
Des roses qui naissaient pour lui
La dîme à tort me fut payée;
Mais en retour j'offre aujourd'hui
Le chapeau de la mariée.

Acceptez ces fleurs d'oranger;
Qu'à votre voile on les attache.
Sous le joug fier de se ranger,
Que l'époux dise : Elle est sans tache.
L'Amour se plaint, mais c'est tout bas;

Mais par vous la Vierge est priée.
Allez, on n'arrachera pas
Le chapeau de la mariée.

Quand vos sœurs se partageront
Ces fleurs qu'on dit d'heureux augure,
Les garçons vous déroberont
Une plus secréte parure.
La jarretière, pensez-y!
Chez moi vous l'avez oubliée.
Me faudra-t-il la joindre aussi
Au chapeau de la mariée?

La nuit vient; vous poussez deux cris
Imités de ce cri si tendre
Qu'un jour au cœur le plus épris
Votre innocence a fait entendre.
Le lendemain l'époux cent fois
Raconte à la noce égayée
Que l'Hymen s'est piqué les doigts
Au chapeau de la mariée.

Le voilà trompé ce mari!
Ah! qu'il le soit bien plus encore.
Dieu! quel fol espoir m'a souri
Quand pour lui l'autel se décore!
Malgré le prêtre et ton serment,
Oui, par tes pleurs justifiée,
Tu viendras payer à l'amant
Le chapeau de la mariée.



LA MÉTEMPSYCOSE.

Air du vaudeville de la Robe et les Bottes.

Grand partisan de la métempsycose,
En philosophe, hier, sur l'oreiller,
De mes penchants pour connaître la cause,
J'ai mis mon ame en train de babiller.
Elle m'a dit : Tu me dois un beau cierge,
Car sans mon souffle au néant tu restais;
Mais jusqu'à toi je n'arrivai point vierge. } *bis.*
—Ah! mon ame, je m'en doutais, }
Je m'en doutais, je m'en doutais.

Je m'en souviens, oui, dit-elle, humble lierre,
J'ai couronné jadis des fronts joyeux;
Puis, échauffant plus subtile matière,
Petit oiseau, je saluai les cieux.
Dans le bocage, auprès des pastourelles,

Je voltigeais, je sautais, je chantais;
L'indépendance agrandissait mes ailes.
— Ah! mon ame, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.

Je fus Médor, des chiens le plus habile,
Qui, d'un aveugle unique et sûr appui,
Entre ses dents sut prendre une sébile,
Guider son maître et mendier pour lui.
Utile au pauvre, au riche sachant plaire,
Pour nourrir l'un, chez l'autre je quêtais.
J'ai fait du bien, puisque j'en ai fait faire.
— Ah! mon ame, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.

Puis j'animai la beauté d'une fille.
Que j'étais bien dans ma douce prison!
Mais de mon gîte on s'empare, on le pille;
Tous les Amours y mettent garnison.
En vrais soudards ils y faisaient esclandre;
Et jour et nuit, du coin que j'habitais,

A la maison je voyais le feu prendre.
— Ah! mon ame, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.

Sur tes penchants, que mon récit t'éclaire;
Mais, dit mon ame, apprends aussi de moi
Qu'au ciel un jour ayant osé déplaire,
Pour m'en punir, Dieu m'enferma chez toi.
Veilles, travaux, artifices de femme,
Pleurs, désespoir, et des maux que je tais,
Font qu'un poëte est l'enfer pour une ame. } *bis.*
— Ah! mon ame, je m'en doutais, }
Je m'en doutais, je m'en doutais.



LES PAUVRES AMOURS.

Air : Jupiter un jour en fureur.

Trois douzaines de Cupidons,
Qu'une actrice a mis sur la paille,
Hier mendiaient, et la marmaille
Les poursuivait de gais lardons.
Chez Lise ils frappent d'un air triste;
Lise répond : Nous sommes sourds.
  Quoi! vivrez-vous donc toujours,
  Vieux petits culs nus d'Amours?
   Allez, Dieu vous assiste! (*bis.*)

Par-tout en France on vous fourra.
Vous avez guindé la sculpture,
Vous avez fardé la peinture,
Vous affadissez l'Opéra.
Des Anacréons j'ai la liste;

Ils encombrent ville et faubourgs.
Vous les couronnez toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours;
Allez, Dieu vous assiste!

Quittez votre Olympe en débris.
Que Mars, Phébus, Bacchus, Minerve,
Voguent avec vous de conserve;
A Gnide remmenez Cypris.
Les Graces suivront à la piste,
Phébé guidera votre cours.
Émigrez, mais pour toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours;
Allez, Dieu vous assiste!

Emballez avec tous vos dieux
Flore et l'Aurore aux doigts de roses;
Par leur nom appelons les choses,
Les choses n'en plairont que mieux.
Mon cœur à l'amant qui persiste
Se rend bien sans votre secours.

Sans vous j'aimerai toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours;
Allez, Dieu vous assiste!

En leur fermant la porte au nez,
Parlait ainsi la tendre Lise,
Quand près d'eux passe une marquise
Dont à peine ils sont les aînés.
La dame, quoique moraliste,
Leur dit : Rendez-moi mes beaux jours.
Dans ma chambre et pour toujours,
Chers petits culs nus d'Amours,
Venez; Dieu vous assiste! (*bis.*)



A M. GOHIER,

DERNIER

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE,

QUI M'AVAIT ADRESSÉ UNE CHANSON DONT LE REFRAIN EST :

Fouette! Fouette!
Chante toujours; ne t'endors pas.

1825.

Air du vaudeville des Chevilles de maître Adam.

Oui, je dormais sur un petit volume
Qui me vaudra d'être encore étrillé,
Lorsqu'en flatteur le bout de votre plume,
Me chatouillant, m'a soudain réveillé.
Je me suis dit : C'est présage céleste;
Les mauvais jours seraient-ils donc passés?
Car je ne sais si quelque fouet nous reste,
Mais jusqu'ici c'est qu'on nous a fessés.

Tout gai frondeur, semant le ridicule,
Ne peut chez nous qu'en recueillir du mal.
Notre empereur portait longue férule,
Puis est venu le martinet royal;
Et puis le knout, et puis les fils d'Ignace,
Dont tous les fouets contre nous sont dressés.
Dieu soit béni! mais, s'il ne nous fait grace,
Les chansonniers seront toujours fessés.

J'ai bien reçu ma part des étrivières!
Grippe-Minaud m'en donna pour trois mois.
En refaisant des nœuds à ses lanières,
Il me poursuit encor d'un œil sournois.
Si de Tartufe on n'entend les trois messes,
Si pour les grands l'encens ne brûle assez,
C'est fait de nous! nos seigneurs les Jean-fesses
Aiment à voir les bonnes gens fessés.

Vous qui chantez comme on chante au bel âge,
Des rois, des saints, ne plaisantez donc pas;
Ou, trop enclin au joyeux persiflage,

Vivez long-temps, allez bien tard là bas.
Car en enfer on marque votre place ;
Des noirs démons les bras sont retroussés.
Vous et Collé, même aussi votre Horace,
Ensemble un jour vous serez tous fessés.



LE SACRE
DE CHARLES-LE-SIMPLE.[11]

AIR : Du beau Tristan (de BEAUPLAN).

Français, que Reims a réunis,
Criez : Montjoie et Saint-Denis !
On a refait la sainte ampoule,
Et, comme au temps de nos aïeux,
Des passereaux lâchés en foule
Dans l'église volent joyeux[12].
D'un joug brisé ces vains présages
Font sourire sa majesté.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, plus que nous soyez sages ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté. (*bis.*)

Puisqu'aux vieux us on rend leurs droits,
Moi, je remonte à Charles-Trois.

Ce successeur de Charlemagne
De Simple mérita le nom;
Il avait couru l'Allemagne
Sans illustrer son vieux pennon.
Pourtant à son sacre on se presse:
Oiseaux et flatteurs ont chanté.
Le peuple s'écrie: Oiseaux, point de folle alégresse;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Chamarré de vieux oripeaux,
Ce roi, grand avaleur d'impôts,
Marche entouré de ses fidèles,
Qui tous, en des temps moins heureux,
Ont suivi les drapeaux rebelles
D'un usurpateur généreux.
Un milliard les met en haleine:
C'est peu pour la fidélité.
Le peuple s'écrie: Oiseaux, nous payons notre chaîne;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Aux pieds de prélats cousus d'or,

Charles dit son *Confiteor*.
On l'habille, on le baise, on l'huile,
Puis, au bruit des hymnes sacrés,
Il met la main sur l'Évangile.
Son confesseur lui dit: « Jurez.
« Rome, que l'article concerne, [13]
« Relève d'un serment prêté. »
Le peuple s'écrie: Oiseaux, voilà comme on gouverne;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

De Charlemagne, en vrai luron,
Dès qu'il a mis le ceinturon;
Charles s'étend sur la poussière.
Roi! crie un soldat, levez-vous!
« Non, dit l'évêque; et, par saint Pierre,
« Je te couronne. enrichis-nous.
« Ce qui vient de Dieu vient des prêtres.
« Vive la légitimité! »
Le peuple s'écrie: Oiseaux, notre maître a des maîtres;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Oiseaux, ce roi miraculeux
Va guérir tous les scrofuleux.
Fuyez, vous qui, de son cortége,
Dissipez seuls l'ennui mortel :
Vous pourriez faire un sacrilége
En voltigeant sur cet autel.
Des bourreaux sont les sentinelles
Que pose ici la piété.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous envions vos ailes ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté. (*bis.*)



LE CONVOI DE DAVID. [14]

Air de Roland.

Non, non, vous ne passerez pas,
Crie un soldat sur la frontière,
A ceux qui de David, hélas!
Rapportaient chez nous la poussière.
—Soldat, disent-ils dans leur deuil,
Proscrit-on aussi sa mémoire?
Quoi! vous repoussez son cercueil,
Et vous héritez de sa gloire!

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés (*bis*) qui l'ont vu naître! (*bis.*)

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat avec furie.
—Soldat, ses yeux jusqu'au trépas
Se sont tournés vers la patrie.
Il en soutenait la splendeur
Du fond d'un exil qui l'honore;
C'est par lui que notre grandeur
Sur la toile respire encore.

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés (*bis*) qui l'ont vu naître! (*bis*.)

Non, non, vous ne passerez pas,
Redit plus bas la sentinelle.
—Le peintre de Léonidas
Dans la liberté n'a vu qu'elle.
On lui dut le noble appareil [15]
Des jours de joie et d'espérance,

Où les beaux-arts à leur réveil
Fêtaient le réveil de la France.

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés (*bis*) qui l'ont vu naître! (*bis.*)

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat; c'est ma consigne.
—Du plus grand de tous les soldats
Il fut le peintre le plus digne.
A l'aspect de l'aigle si fier,
Plein d'Homère et l'ame exaltée,
David crut peindre Jupiter,
Hélas! il peignait Prométhée.

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,

Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés (*bis*) qui l'ont vu naître! (*bis.*)

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat, devenu triste.
—Le héros après cent combats
Succombe, et l'on proscrit l'artiste.
Chez l'étranger la mort l'atteint:
Qu'il dut trouver sa coupe amère!
Aux cendres d'un génie éteint,
France, tends les bras d'une mère.

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés (*bis*) qui l'ont vu naître! (*bis.*)

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit la sentinelle attendrie.
—Eh bien! retournons sur nos pas.

Adieu, terre qu'il a chérie!
Les arts ont perdu le flambeau
Qui fit pâlir l'éclat de Rome.
Allons mendier un tombeau
Pour les restes de ce grand homme.

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés (*bis*) qui l'ont vu naître! (*bis*.)



LES INFINIMENT PETITS,

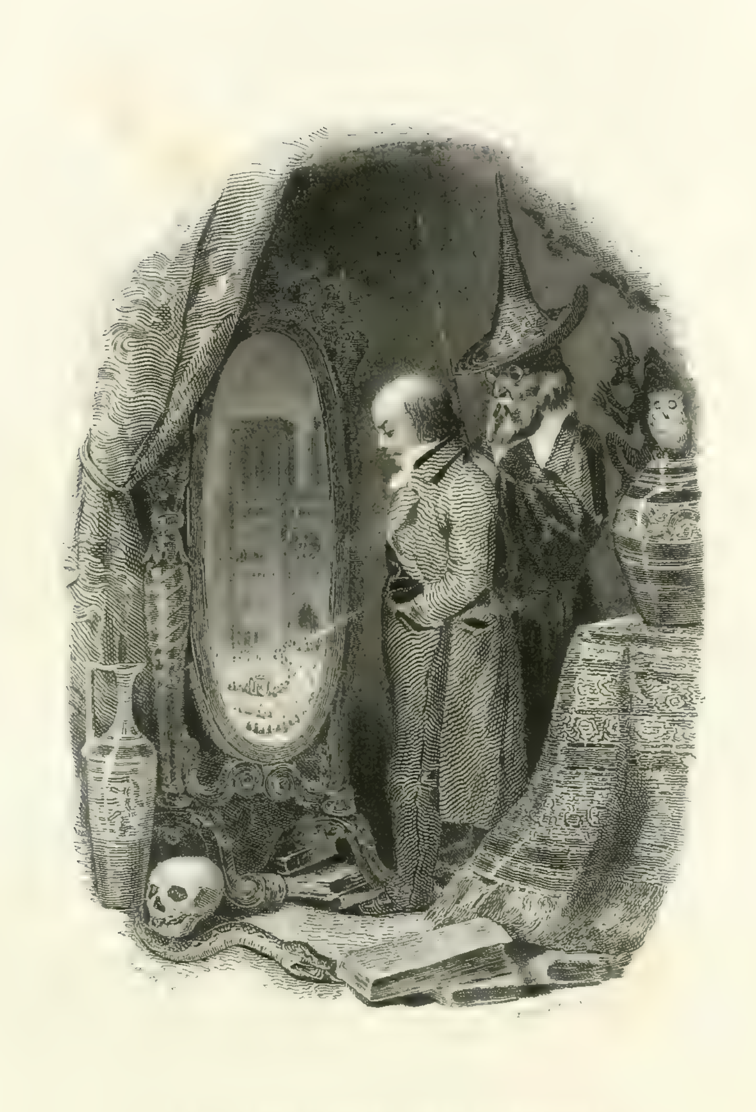
OU

LA GÉRONTOCRATIE.

Air : Ainsi jadis un grand prophète.

J'ai foi dans la sorcellerie.
Or un grand sorcier l'autre soir
M'a fait voir de notre patrie
Tout l'avenir dans un miroir.
Quelle image désespérante !
Je vois Paris et ses faubourgs :
Nous sommes en dix-neuf cent trente.
Et les barbons régnent toujours.

Un peuple de nains nous remplace ;
Nos petits-fils sont si petits,
Qu'avec peine dans cette glace,



Sous leurs toits je les vois blottis.
La France est l'ombre du fantôme
De la France de mes beaux jours.
Ce n'est qu'un tout petit royaume ;
Mais les barbons régnent toujours.

Combien d'imperceptibles êtres !
De petits jésuites bilieux !
De milliers d'autres petits prêtres
Qui portent de petits bons dieux !
Béni par eux, tout dégénère ;
Par eux la plus vieille des cours
N'est plus qu'un petit séminaire ;
Mais les barbons régnent toujours

Tout est petit, palais, usines,
Sciences, commerce, beaux-arts.
De bonnes petites famines
Désolent de petits remparts.
Sur la frontière mal fermée,
Marche, au bruit de petits tambours,

Une pauvre petite armée ;
Mais les barbons règnent toujours.

Enfin le miroir prophétique,
Complétant ce triste avenir,
Me montre un géant hérétique
Qu'un monde a peine à contenir.
Du peuple pygmée il s'approche,
Et, bravant de petits discours,
Met le royaume dans sa poche ;
Mais les barbons règnent toujours.





LE CHASSEUR ET LA LAITIÈRE.

Air :

L'alouette à peine éveillée
Chante l'aurore d'un beau jour;
Suis le chasseur sous la feuillée,
Laitière; il parlera d'amour.
Dans la rosée allons, ma chère,
Cueillir pour toi fleurs du printemps.
—Non, beau chasseur, je crains ma mère.
Je ne veux pas perdre mon temps.

Ta mère et sa chèvre fidèle
Sont loin derrière ce coteau.
Écoute une chanson nouvelle
Qui vient des dames du château.
Fille qui la peut faire entendre

Doit fixer les plus inconstants.
—Chasseur, j'en sais une aussi tendre.
Je ne veux pas perdre mon temps.

Pour la dire apprends l'aventure
Du spectre d'un baron jaloux,
Entraînant à sa sépulture
La beauté dont il fut l'époux.
Ce récit, quand la nuit est noire,
Fait frissonner les assistants.
—Chasseur, je connais cette histoire.
Je ne veux pas perdre mon temps.

Je puis t'enseigner des prières
Pour charmer la fureur des loups,
Ou pour conjurer des sorcières
L'œil malfaisant tourné vers nous.
Crains qu'une vieille, en sa misère,
Ne jette un sort sur ton printemps.
—Chasseur, n'ai-je pas un rosaire?
Je ne veux pas perdre mon temps.

Eh bien! vois cette croix qui brille;
Compte ses rubis précieux.
Sur le sein d'une jeune fille
Elle attirerait tous les yeux.
Prends-la malgré ce qu'elle coûte;
Mais songe au prix que j'en attends!
—Qu'elle est belle! ah! je vous écoute.
Ce n'est pas là perdre mon temps.



BONSOIR.

COUPLETS

A M. LAISNEY, IMPRIMEUR A PÉRONNE. [1]

Air de la République.

Mon cher Laisney, trinquons, trinquons encore
A nos beaux jours promptement écoulés.
Comme ils sont loin les feux de notre aurore!
Que de plaisirs avec eux envolés!
Mais de regrets faut-il qu'on se repaisse?
Non; la gaîté nourrit encor l'espoir.
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Cinquante hivers ont passé sur ta tête:
J'ai de bien près cheminé sur tes pas.

Mais ces hivers ont eu leurs jours de fête;
Tout ne fut point aquilons et frimas.
Aurions-nous mieux employé la jeunesse,
Vécu moins vite avec un riche avoir?
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Dans l'art des vers c'est toi qui fus mon maître;
Je t'effaçai sans te rendre jaloux.
Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître
Sont des chansons, ces fruits sont assez doux.
Dans nos refrains que le passé renaisse;
L'Illusion nous rendra son miroir.
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Reposons-nous; car les Amours, sans doute,
Pour qui jadis nous avons tant marché,
Nous crîraient tous, s'ils nous trouvaient en route:
Allez dormir, le soleil est couché.
Mais l'Amitié, l'ombre fût-elle épaisse,

Vient allumer nos lampes pour y voir.
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.



LE MISSIONNAIRE DE MONT-ROUGE.

POUR LA FÊTE DE MARIE ***.

1826.

(C'est un dindon qui est censé parler.)

Air : Allez-vous-en, gens de la noce.

Ave, Maria! ma voisine,
Que le ciel daigne vous toucher!
Mont-Rouge, où l'Esprit saint domine,
M'envoie ici pour vous prêcher.
On exalte en vain votre grace,
Votre gaîté, vos heureux goûts.
Glous! glous! glous! glous! (*bis.*)
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Vous applaudissez aux lumières
D'un siécle aveugle et perverti;
Votre raison ne se plaît guères
Qu'avec Voltaire et son parti.
Ah! préférez à leur audace
L'esprit d'un frère coupe-choux.
Glous! glous! glous! glous! (*bis.*)
Reconnaissez la voix d'Ignace:
Pleurez et convertissez-vous.

Les arts vous tiennent sous le charme,
Phébus pour vous prend son archet;
Mais leur gloire aussi nous alarme:
Demandez à l'ami Franchet. [17]
Aigles et cygnes, quoi qu'on fasse,
Sont toujours de méchants ragoûts.
Glous! glous! glous! glous! (*bis.*)
Reconnaissez la voix d'Ignace:
Pleurez et convertissez-vous.

Cessez de vanter l'industrie

Dont votre époux soutient l'honneur.
Vous croyez qu'il sert la patrie,
Que du travail naît le bonheur;
Mais au peuple on rend la besace
Pour qu'il dépende encor de nous.
Glous! glous! glous! glous! (*bis.*)
Reconnaissez la voix d'Ignace:
Pleurez et convertissez-vous.

Vous êtes sur-tout bienfaisante,
Le pauvre au pauvre le redit;
Mais la bonté reste impuissante
Lorsqu'on est chez nous sans crédit.
Voici les parts qu'il faut qu'on fasse:
A nous l'or, aux pauvres les sous.
Glous! glous! glous! glous! (*bis.*)
Reconnaissez la voix d'Ignace:
Pleurez et convertissez-vous.

Grace à tous les gens de ma robe
Qui sont martyrs en ces bas lieux,

Souffrez qu'à l'enfer je dérobe
Votre ame si digne des cieux.
Avant peu, si Dieu nous fait grace,
On rôtira d'autres que nous.
Glous! glous! glous! glous! (*bis.*)
Reconnaissez la voix d'Ignace:
Pleurez et convertissez-vous.

Oui, Marie, en vain l'on se moque
Du pauvre père de la foi;
Vos beaux esprits, que je provoque,
A table plairaient moins que moi.
Qu'à la vôtre on me donne place,
J'embellirai ce jour si doux.
Glous! glous! glous! glous! (*bis.*)
De truffes parfumez Ignace:
Riez et divertissez-vous.





COUPLETS

SUR

LA JOURNÉE DE WATERLOO.

Air : Muse des bois et des accords champêtres.

De vieux soldats m'ont dit : « Grace à ta Muse,
« Le peuple enfin a des chants pour sa voix.
« Ris du laurier qu'un parti te refuse ;
« Consacre encor des vers à nos exploits.
« Chante ce jour qu'invoquaient des perfides,
« Ce dernier jour de gloire et de revers. »
— J'ai répondu, baissant des yeux humides :
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Qui, dans Athène, au nom de Chéronée
Mêla jamais des sons harmonieux ?

Par la fortune Athènes détrônée
Maudit Philippe, et douta de ses dieux.
Un jour pareil voit tomber notre empire,
Voit l'étranger nous rapporter des fers,
Voit des Français lâchement leur sourire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Périsse enfin le géant des batailles!
Disaient les rois : peuples, accourez tous.
La Liberté sonne ses funérailles;
Par vous sauvés, nous régnerons par vous.
Le géant tombe, et ces nains sans mémoire
A l'esclavage ont voué l'univers.
Des deux côtés ce jour trompa la Gloire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais quoi! déja les hommes d'un autre âge,
De ma douleur se demandent l'objet.
Que leur importe en effet ce naufrage?
Sur le torrent leur berceau surnageait.
Qu'ils soient heureux! leur astre qui se léve,

Du jour funeste efface les revers.
Mais, dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,
Son nom jamais n'attristera mes vers.

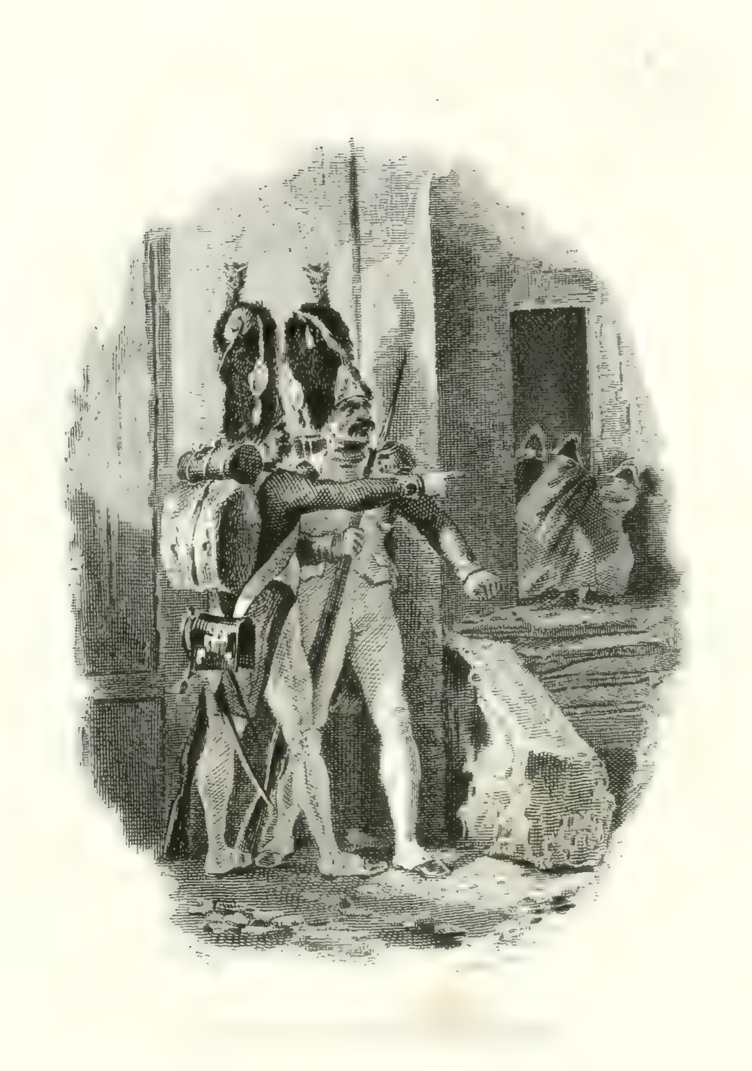


COUPLET

ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME AMÉDÉE DE V

AIR :

Que bien long-temps cet album vous redise
Qu'un chansonnier tendre, mais déja vieux,
Trouvant en vous bonté, grace, franchise,
Fut un moment la dupe de vos yeux.
Quoi! par amour? Non : il n'y doit plus croire
Mais, las! il prit, par vous trop bien flatté,
Pour un sourire de la gloire
Le sourire de la beauté.





ORAISON FUNÈBRE

DE

TURLUPIN.

Air : C'est à boire, à boire, à boire, etc.

Il meurt, et la joie expire!
Il meurt, lui qui si souvent
Nous a fait mourir de rire
A son théâtre en plein vent!
Il nous charmait à toute heure,
Ah!
Soit en Gilles, soit en Scapin.
Que l'on pleure, pleure, pleure
Au convoi de Turlupin.

Sans daigner le reconnaître,
Notre siécle si profond

A vu Socrate renaître
Sous l'habit de ce bouffon.
Pour que son nom lui survive,
Ah!
Prends, Clio, prends ton calepin.
Qu'on écrive, écrive, écrive
L'histoire de Turlupin.

Culot d'une sainte abbesse
Et d'un prélat respecté,
Turlupin de sa noblesse
Ne tirait point vanité.
Il ne pouvait voir sans rire,
Ah!
Ses aïeux cités dans Turpin.
Qu'on admire, admire, admire
Le bon sens de Turlupin.

D'abord il prit la Bastille,
Fut soldat, et puis blessé,
Vint jouer à la Courtille,

Par la misère engraissé.
La gaîté fut sa recette,
Ah!
Sa poudre de prelinpinpin.
Qu'on achète, achète, achète
Le secret de Turlupin.

Doux censeur des grandeurs fausses,
Aux pauvres, ses bons amis,
En rafistolant ses chausses,
Il disait, pauvre et mal mis:
Au vrai bonheur puisqu'il mène,
Ah!
Le sabot vaut bien l'escarpin.
Que l'on prenne, prenne, prenne
Des leçons de Turlupin.

—Du roi viens voir la personne.
—Non, répondait-il, non pas.
Otera-t-il sa couronne
Quand je mettrai chapeau bas?

Ma foi, s'il faut crier vive!
Ah!
Vive l'ami qui cuit mon pain!
Que l'on suive, suive, suive
L'exemple de Turlupin.

—Chante au peuple des dimanches
Les vainqueurs pour dix écus.
—Moi, déshonorer mes planches!
Non, dit-il, gloire aux vaincus!
—En prison suis-nous donc vite.
—Ah!
Je vous suis, monsieur de Crispin.
Qu'on imite, imite, imite
Ce beau trait de Turlupin.

Veux-tu qu'Ignace t'assiste?
—Non, fi de ces noirs manteaux!
Entre eux et nous il existe
Rivalité de tréteaux.
Ton dieu, Marie Alacoque,

Ah!
N'est pas plus mon dieu que Jupin.
Qu'on invoque, invoque, invoque
Le dieu du bon Turlupin.

Messieurs, honorons la cendre
De qui n'eut qu'un seul défaut.
Sa mère était chaude et tendre,
Turlupin fut tendre et chaud.
Il eût de la pomme d'Ève,
Ah!
Croqué jusqu'au dernier pepin.
Qu'on éléve, éléve, éléve
Une tombe à Turlupin.



A MADEMOISELLE ****,

EN LUI ENVOYANT

MES DERNIÈRES CHANSONS.

AIR : Muse des bois, etc.

Accueillez-les ces chansons où ma Muse
Vous peint l'Amour tout prêt à m'échapper;
Vante la Gloire, ombre qui nous abuse,
Qu'un jour produit, qu'un jour peut dissiper.
L'un est pour vous un dieu sans importance,
L'autre séduit votre esprit hasardeux.
Quant à l'Amour, moi je soutiens, Hortense,
Qu'il est encor le moins trompeur des deux.



LES DEUX GRENADIERS.

AVRIL 1814.

AIR : Guide mes pas, ô Providence! (des *Deux Journées.*)

PREMIER GRENADIER.

A notre poste on nous oublie.
Richard, minuit sonne au château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Nous allons revoir l'Italie.
Demain, adieu Fontainebleau!

PREMIER GRENADIER.

Par le ciel! que j'en remercie,
L'île d'Elbe est un beau climat.

DEUXIÈME GRENADIER.

Fût-elle au fond de la Russie,

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat. (*bis.*)

DEUXIÈME GRENADIER.

Qu'elles sont promptes les défaites!
Où sont Moscou, Wilna, Berlin?
Je crois voir sur nos baïonnettes
Luire encor les feux du Kremlin.
Et, livré par quelques perfides,
Paris coûte à peine un combat!
Nos gibernes n'étaient pas vides.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Chacun nous répète : Il abdique.
Quel est ce mot? Apprends-le-moi.
Rétablit-on la république?

DEUXIÈME GRENADIER.

Non, puisqu'on nous ramène un roi,
L'empereur aurait cent couronnes,
Je concevrais qu'il les cédât;
Sa main en faisait des aumônes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Une lumière, à ces fenêtres,
Brille à peine dans le château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Les valets à nobles ancêtres
Ont fui, le nez dans leur manteau.
Tous, dégalonnant leurs costumes,
Vont au nouveau chef de l'état
De l'aigle mort vendre les plumes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Des maréchaux, nos camarades,

Désertent aussi gorgés d'or.

DEUXIÈME GRENADIER.

Notre sang paya tous leurs grades;
Heureux qu'il nous en reste encor!
Quoi! la Gloire fut en personne
Leur marraine un jour de combat,
Et le parrain on l'abandonne!
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Après vingt-cinq ans de services
J'allais demander du repos.

DEUXIÈME GRENADIER.

Moi, tout couvert de cicatrices,
Je voulais quitter les drapeaux.
Mais, quand la liqueur est tarie,
Briser le vase est d'un ingrat.
Adieu femme, enfants et patrie!
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat. (*bis.*)



LE PÈLERINAGE DE LISETTE.

Air : Babababalancez-vous donc

A Notre-Dame de Liesse
Allons, me dit Lisette un jour.
J'ai peu de foi, je le confesse ;
Mais Lise, malgré plus d'un tour,
Ferait tout croire à mon amour.
Ami, notre joyeux ménage
Scandalise le voisinage.
Prenons, dit-elle, prenons donc,
Pour aller en pélerinage,
Prenons, dit-elle, prenons donc
Coquilles, rosaire et bourdon.

Dame Sorbonne, ajoute Lise,
Remonte sur ses grands chevaux

Nos ducs vont bâiller à l'église,
Et nos philosophes nouveaux
Se sont faits tant soit peu dévots.
Chaque siécle a son amusette :
Nous édifîrons la Gazette.
Prenons, mon ami, prenons donc,
Pour qu'on dise sainte Lisette,
Prenons, mon ami, prenons donc
Coquilles, rosaire et bourdon.

Voilà les pélerins en route.
A pied nous chantons en marchant.
A chaque auberge, quoi qu'il coûte,
Nouveau repas et nouveau chant;
Par-tout trinquant, par-tout couchant.
Le dieu qui d'Aï nous asperge
Sourit sous des rideaux de serge.
Ma Lisette, prenions-nous donc,
Pour mener l'Amour à l'auberge,
Ma Lisette, prenions-nous donc
Coquilles, rosaire et bourdon?

Aux pieds de la Vierge des vierges,
A genoux enfin nous voilà.
Vient un diacre allumer nos cierges;
Lise se dit : A Loyola
Je veux souffler cet abbé-là.
Je me fâche, et de ses poursuites
Lui montre, hélas! les tristes suites.
Quoi! volage, preniez-vous donc,
Pour vous mettre à dos les jésuites,
Quoi! volage, preniez-vous donc
Coquilles, rosaire et bourdon?

Mais à souper Lise l'attire,
Le fait boire, jurer, chanter.
De l'enfer il se prend à rire;
Du pape il ose plaisanter,
Moi, je m'endors à l'écouter.
A mon réveil, Dieu! le peindrai-je
Abjurant ses goûts de collége?...
Ah! traîtresse, vous preniez donc,
Pour les plaisirs du sacrilége,

Ah! traîtresse, vous preniez donc
Coquilles, rosaire et bourdon?

Des beaux miracles de Liesse
Je garde un triste souvenir.
Notre abbé dit messe sur messe,
Et, Dieu l'aidant à parvenir,
Archevêque il veut nous bénir.
Sainte Lisette par famine
Quelque jour se fera béguine.
Prenez, grisettes, prenez donc
Des leçons de la pélerine;
Prenez, grisettes, prenez donc
Coquilles, rosaire et bourdon.



ENCORE DES AMOURS.

Air :

Je me disais : Tous les dieux du bel âge
M'ont délaissé; me voilà seul et vieux.
Adieu l'espoir que leur troupe volage
M'avait donné de me fermer les yeux!
Je le disais lorsqu'une enchanteresse
Vient et d'un mot ravit mes sens troublés.
Ah! c'est encor quelque beauté traîtresse :
Tous les Amours ne sont pas envolés.

Oui, c'est encor quelque sujet de peine,
Mais du repos je suis si fatigué!
Lorsqu'à trente ans je pliais sous ma chaîne,
Plus malheureux, pourtant j'étais plus gai
Le ciel m'envoie une reine nouvelle;

Combien d'attraits les siens m'ont rappelés!
Roses d'automne, effeuillez-vous pour elle :
Tous les Amours ne sont pas envolés.

Mes yeux encore ont des pleurs à répandre ;
Ma voix encore a des chants amoureux.
Aimons, chantons. La beauté vient m'apprendre
A triompher des hivers rigoureux.
Tout me sourit : les fleurs brillent plus belles,
Les jours plus purs, les cieux plus étoilés.
Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes.
Tous les Amours ne sont pas envolés.



LA MORT DU DIABLE.

Air du Vilain.

Du miracle que je retrace
Dans ce récit des plus succincts,
Rendez gloire au grand saint Ignace,
Patron de tous nos petits saints.
Par un tour, qui serait infame
Si les saints pouvaient avoir tort,
Au diable il a fait rendre l'ame. (*bis.*)
Le diable est mort, le diable est mort. (*ter.*)

Satan, l'ayant surpris à table,
Lui dit : Trinquons, ou sois honni.
L'autre accepte, mais verse au diable
Dans son vin un poison béni.
Satan boit, et, pris de colique,



Il jure, il grimace, il se tord;
Il crève comme un hérétique. (*bis.*)
Le diable est mort, le diable est mort. (*ter.*)

Il est mort! disent tous les moines;
On n'achètera plus d'*agnus.*
Il est mort! disent les chanoines;
On ne paîra plus d'*oremus.*
Au conclave on se désespère :
Adieu puissance et coffre-fort!
Nous avons perdu notre père. (*bis.*)
Le diable est mort, le diable est mort. (*ter.*)

L'amour sert bien moins que la crainte;
Elle nous comblait de ses dons.
L'intolérance est presque éteinte;
Qui rallumera ses brandons?
A notre joug si l'homme échappe,
La vérité luira d'abord :
Dieu sera plus grand que le pape. (*bis.*)
Le diable est mort, le diable est mort. (*ter.*)

Ignace accourt : Que l'on me donne,
Leur dit-il, sa place et ses droits.
Il n'épouvantait plus personne ;
Je ferai trembler jusqu'aux rois.
Vols, massacres, guerres ou pestes,
M'enrichiront du sud au nord.
Dieu ne vivra que de mes restes. (*bis.*)
Le diable est mort, le diable est mort. (*ter.*)

Tous de s'écrier : Ah ! brave homme !
Nous te bénissons dans ton fiel.
Soudain son ordre, appui de Rome,
Voit sa robe effrayer le ciel.
Un chœur d'anges, l'ame contrite,
Dit : Des humains plaignons le sort ;
De l'enfer saint Ignace hérite. (*bis.*)
Le diable est mort, le diable est mort. (*ter.*)



LE PRISONNIER
DE GUERRE.

Air : Chante, chante, troubadour, chante (de Romagnési).

Marie, enfin quitte l'ouvrage,
Voici l'étoile du berger.
—Ma mère, un enfant du village
Languit captif chez l'étranger :
Pris sur mer, loin de sa patrie,
Il s'est rendu, mais le dernier.

File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

Tu le veux, ma lampe s'allume.
Eh quoi! ma fille, encor des pleurs!
—D'ennui, ma mère, il se consume;
L'Anglais insulte à ses malheurs.
Tout jeune, Adrien m'a chérie;
Il égayait notre foyer.

File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

Pour lui je filerais moi-même,
Mon enfant; mais j'ai tant vieilli!
—Envoyez à celui que j'aime
Tout le gain par moi recueilli.
Rose à sa noce en vain me prie:
Dieu! j'entends le ménétrier!

File, file, pauvre Marie,

Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

Plus près du feu file, ma chère;
La nuit vient refroidir le temps.
—Adrien, m'a-t-on dit, ma mère,
Gémit dans des cachots flottants.
On repousse la main flétrie
Qu'il étend vers un pain grossier.

File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

Ma fille, j'ai naguère encore
Rêvé qu'il était ton époux.
Même avant la trentième aurore
Mes rêves s'accomplissent tous.

—Quoi l'herbe à peine refleurie
Verra le retour du guerrier !

File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier ;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.



LE PAPE MUSULMAN.

Air : Eh! ma mère, est-ce que j' sais ça?

Jadis voyageant pour Rome,
Un pape, né sous le froc,
Pris sur mer, fut, le pauvre homme,
Mené captif à Maroc.
D'abord il tempête, il sacre,
Reniant Dieu bel et bien.
—Saint-Père, lui dit son diacre,
Vous vous damnez comme un chien.

Sur un pal que l'on aiguise
Croyant déja qu'on le met,
Le fondement de l'église
Dit : Invoquons Mahomet.
Ce prophéte en vaut bien d'autres;

Je me fais son paroissien.
—Saint-Père, au nez des apôtres
Vous vous damnez comme un chien.

Aye! aye! on le circoncise.
Le voilà bon musulman,
Sinon parfois qu'il se grise
Avec un coquin d'iman.
Il fait de sa vieille Bible
Un usage peu chrétien.
—Saint-Père, c'est trop risible;
Vous vous damnez comme un chien.

En vrai corsaire il s'équipe;
Pour le Croissant il combat,
Prend le sorbet et la pipe;
Dans un harem il s'ébat.
Près des femmes qu'il capture,
Voyez donc ce grand vaurien!
—Saint-Père, quelle posture!
Vous vous damnez comme un chien.

A Maroc survient la peste;
Soudain fuit notre forban,
Qui dans Rome, d'un air leste,
Rentre avec son beau turban.
—Souffrez qu'on vous rebaptise.
—Non, dit-il, ça n'y fait rien.
—Saint-Père, quelle bêtise!
Vous vous damnez comme un chien.

Depuis, frondant nos mystères,
Ce renégat enragé
Veut vider les monastères,
Veut marier le clergé.
Sous lui l'église déchue
Ne brûle juif ni païen.
—Saint-Père, Rome est fichue;
Vous vous damnez comme un chien.



LE DAUPHIN.

CONTE.

Air du Carnaval.

Du bon vieux temps souffrez que je vous parle.
Jadis Richard, troubadour renommé.
Eut pour roi Jean, Louis, Philippe ou Charle,
Ne sais lequel; mais il en fut aimé.
D'un gros dauphin on fêtait la naissance;
Richard à Blois était depuis un jour.
Il apprit là le bonheur de la France.
Pour votre roi chantez, gai troubadour!
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

La harpe en main, Richard vient sur la place.
Chacun lui dit : Chantez notre garçon.

Dévotement à la Vierge il rend grace,
Puis au dauphin consacre une chanson.
On l'applaudit : l'auteur était en veine.
Mainte beauté le trouve fait au tour,
Disant tout bas : Il doit plaire à la reine.
Pour votre roi chantez, gai troubadour !
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !

Le chant fini, Richard court à l'église.
Qu'y va-t-il faire ? il cherche un confesseur ;
Il en trouve un, gros moine à barbe grise,
Des mœurs du temps inflexible censeur.
— Ah ! sauvez-moi des flammes éternelles !
Mon père, hélas ! c'est un vilain séjour.
— Qu'avez-vous fait ? — J'ai trop aimé les belles.
Pour votre roi chantez, gai troubadour !
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !

Le grand malheur, mon père, c'est qu'on m'aime.
— Parlez, mon fils ; expliquez-vous enfin.
— J'ai fait, hélas ! narguant le diadème,

Un gros péché, car j'ai fait un dauphin.
D'abord le moine a la mine ébahie;
Mais il reprend : Vous êtes bien en cour?
Pourvoyez-nous d'une riche abbaye.
Pour votre roi chantez, gai troubadour!
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

Le moine ajoute : Eût-on fait à la reine
Un prince ou deux, on peut être sauvé.
Parlez de nous à notre souveraine;
Allez, mon fils, vous direz cinq *Ave*.
Richard absous, gagnant la capitale,
Au nouveau-né voit prodiguer l'amour.
Vive à jamais notre race royale!
Pour votre roi chantez, gai troubadour!
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!





LE PETIT HOMME ROUGE.[1]

1826.

Air : C'est le gros Thomas.

Foin des mécontents!
Comme balayeuse on me loge,
Depuis quarante ans,
Dans le château, près de l'horloge.
Or, mes enfants, sachez
Que là, pour mes péchés,
Du coin, d'où le soir je ne bouge,
J'ai vu le petit homme rouge.
Saints du paradis,
Priez pour Charles-Dix.

Vous figurez-vous
Ce diable habillé d'écarlate?
Bossu, louche et roux,
Un serpent lui sert de cravate.
Il a le nez crochu;
Il a le pied fourchu;
Sa voix rauque en chantant présage
Au château grand remuménage.
Saints du paradis,
Priez pour Charles-Dix.

Je le vis, hélas!
En quatre-vingt-douze apparaître.
Nobles et prélats
Abandonnaient notre bon maître.
L'homme rouge venait
En sabots, en bonnet.
M'endormais-je un peu sur ma chaise,
Il entonnait *la Marseillaise*.
Saints du paradis,
Priez pour Charles-Dix.

9 thermid. J'eus à balayer;
Mais lui bientôt par la gouttière
Revint m'effrayer
Pour ce bon monsieur Robespierre.
Lors il était poudré, [20]
Parlait mieux qu'un curé,
Ou, comme riant de lui-même,
Chantait l'hymne à l'*Être suprême.*
Saints du paradis,
Priez pour Charles-Dix.

(Mars 1814.) Depuis la terreur
Plus n'y pensais, lorsque sa vue,
Du bon Empereur
M'annonça la chute imprévue.
En toque il avait mis
Vingt plumets ennemis,
Et chantait au son d'une vielle
Vive Henri-Quatre et *Gabrielle!*
Saints du paradis,
Priez pour Charles-Dix.

Soyez donc instruits,
Enfants, mais qu'ailleurs on l'ignore,
Que depuis trois nuits
L'homme rouge apparaît encore.
Riant d'un air moqueur,
Il chante comme au chœur,
Baise la terre, et puis ensuite
Met un grand chapeau de jésuite.
Saints du paradis,
Priez pour Charles-Dix.



LE MARIAGE DU PAPE.

Air du Méléagre Champenois.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le Pape est marié.

Ainsi chantait un fou que je crois sage,
Sinon qu'en pape il s'érigeait un jour,
Disant : Corbleu! tâtons du mariage;
Pour le clergé sanctifions l'amour.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;

Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le Pape est marié.

Oui, je suis Pape, et prends femme qui m'aime.
Chantons! dansons! bonne chère et bon vin!
Faisons la noce, et qu'avant neuf mois même,
Mon premier-né soit tenu par Calvin.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le Pape est marié.

Sur l'Évangile on a fait un long somme;
Réveillons-nous, desservants du saint lieu.
Pour nous sauver quand un Dieu s'est fait homme
De son vicaire on osait faire un Dieu!

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le Pape est marié.

Ayons des mœurs, pour sauver du naufrage
L'église en butte à tous nos ennemis;
Mais, par réforme usant du mariage,
N'avouons pas que c'est *in extremis*.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le Pape est marié.

Du célibat rompez, rompez l'entrave,
Prélats, curés, chartreux et capucins.

Vous, plus d'erreurs, Florentins du conclave :
La foi chancelle, il faut faire des saints.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse.
Vite à la noce,
Alleluia! le Pape est marié.

Nous étions tous intolérants en diable;
Nous changerons sous le joug conjugal.
On est moins prompt à brûler son semblable
Quand à le faire on s'est donné du mal.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le Pape est marié.

Çà, ma papesse, un jour qu'on puisse dire
Qu'en bons époux tous deux avons vécu;
Vous le sentez: l'enfer mourrait de rire,
S'il apprenait que le Pape est cocu.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le Pape est marié.

Ainsi chantait ce fou que je crois sage,
Quand un impie arrive triomphant,
Pour nous parler d'un curé de village
Que sa servante accuse d'un enfant.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.

Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le Pape est marié.





LES BOHÉMIENS.

Air : Mon père m'a donné un mari.

Sorciers, bateleurs ou filous,
Reste immonde
D'un ancien monde ;
Sorciers, bateleurs ou filous,
Gais Bohémiens, d'où venez-vous ?

D'où nous venons ? l'on n'en sait rien.
L'hirondelle
D'où vous vient-elle ?
D'où nous venons ? l'on n'en sait rien.
Où nous irons, le sait-on bien ?

Sans pays, sans prince et sans lois,

Notre vie
Doit faire envie;
Sans pays, sans prince et sans lois,
L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendants nous naissons,
Sans église
Qui nous baptise;
Tous indépendants nous naissons
Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés,
Dans ce monde
Où l'erreur abonde;
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple, en butte à nos larcins,
Tout grimoire
En peut faire accroire;

Au peuple, en butte à nos larcins,
Il faut des sorciers et des saints.

Trouvons-nous Plutus en chemin,
Notre bande
Gaîment demande;
Trouvons-nous Plutus en chemin,
En chantant nous tendons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit!
De la ville
Qu'on nous exile;
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
Au fond des bois pend notre nid.

A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attéle
Tous pêle-mêle;
A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attéle au char qu'il conduit.

Ton œil ne peut se détacher,
Philosophe
De mince étoffe;
Ton œil ne peut se détacher
Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir c'est avoir. Allons courir!
Vie errante
Est chose enivrante.
Voir c'est avoir. Allons courir!
Car tout voir c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on crie en tout lieu,
Qu'il s'agite,
Ou croupisse au gîte;
Mais à l'homme on crie en tout lieu :
« Tu nais, bonjour; tu meurs, adieu. »

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
Homme ou femme,

A Dieu soit notre ame!
Quand nous mourons, vieux ou bambin,
On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
De lois vaines,
De lourdes chaînes;
Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais, croyez-en notre gaîté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître;
Mais, croyez-en notre gaîté,
Le bonheur c'est la liberté.

Oui, croyez-en notre gaîté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître;
Oui, croyez-en notre gaîté,
Le bonheur c'est la liberté.



LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

Air : Passez votre chemin, beau sire

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien long-temps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère ;
Parlez-nous de lui. (*bis.*)



Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien long-temps de ça:
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai,
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
—Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour:
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents;
On admirait son cortége.

Chacun disait : Quel beau temps!
Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux ;
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
—Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous!

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte;
J'ouvre, bon Dieu! c'était lui
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!
—Il s'est assis là, grand'mère!

Il s'est assis là!

J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit: Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris venger la France.
Il part; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
—Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor!

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Long-temps aucun ne l'a cru;

On disait : Il va paraître.
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère!
Fut bien amère!
—Dieu vous bénira, grand'mère ;
Dieu vous bénira. (*bis.*)



LES
NÈGRES ET LES MARIONNETTES.

FABLE.

Air : Pégase est un cheval qui porte

Sur son navire un capitaine
Transportait des noirs au marché.
L'ennui les tuait par vingtaine :
Peste! dit-il; quel débouché!
Fi, que c'est laid, sots que vous êtes!
Mais j'ai de quoi vous guérir tous.
Venez voir mes marionnettes; } *bis.*
Bons esclaves, amusez-vous. }

Pour tromper leur douleur mortelle,
Soudain un théâtre est monté;

Soudain paraît Polichinelle,
Pour des noirs grande nouveauté.
D'abord ils ne savent qu'en dire,
Ils se regardent en dessous;
Puis aux pleurs se mêle un sourire.
Bons esclaves, amusez-vous.

Voilà monsieur le commissaire;
Il s'attaque au roi des bossus,
Qui, trouvant un exemple à faire,
Vous l'assomme et *souffle* dessus.
Oubliant tout, jusqu'à leurs chaînes,
Nos gens poussent des rires fous.
L'homme est infidèle à ses peines:
Bons esclaves, amusez-vous.

Le diable vient; l'ange rebelle
Leur plaît sur-tout par sa couleur.
Il emporte Polichinelle;
Autre accroc fait à la douleur.
Cette fin charme l'auditoire:

Un noir a triomphé pour tous.
Les pauvres gens rêvent la gloire :
Bons esclaves, amusez-vous.

Ainsi, voguant vers l'Amérique
Où s'aggraveront leurs destins,
De leur humeur mélancolique
Ils sont tirés par des pantins.
Tout roi que la peur désenivre
Nous prodigue aussi les joujoux.
N'allez pas vous lasser de vivre : } *bis.*
Bons esclaves, amusez-vous. }

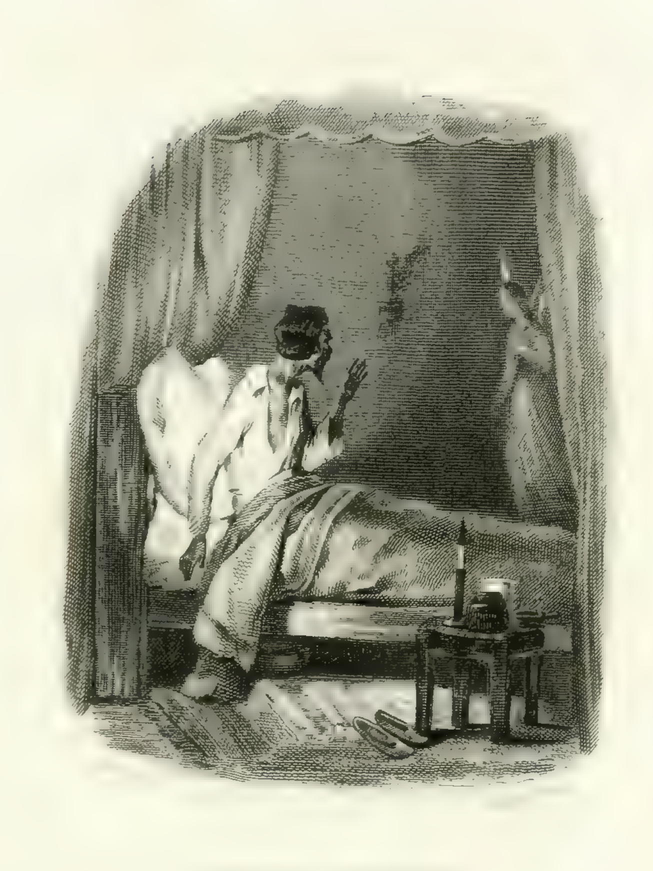


L'ANGE GARDIEN.

Air : Jadis un célèbre empereur.

A l'hospice un gueux tout perclus
Voit apparaître son bon ange;
Gaîment il lui dit : Ne faut plus
Que votre altesse se dérange.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Sur la paille, né dans un coin,
Suis-je enfant du Dieu qu'on nous prêche?
Oui, dit l'ange; aussi j'eus grand soin
Que ta paille fût toujours fraîche.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.



Jeune et vivant à l'abandon,
L'aumône fut mon patrimoine.
Oui, dit l'ange, et je te fis don
Des trois besaces d'un vieux moine.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Soldat bientôt, courant au feu,
Je perdis une jambe en route.
Oui, dit l'ange; mais avant peu
Cette jambe aurait eu la goutte.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Pour mes jours gras, du vin fraudé
Mit le juge après mes guenilles.
Oui, dit l'ange; mais je plaidai :
Tu ne fus qu'un an sous les grilles.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Chez Vénus j'entre en maraudeur;
C'est tout fruit vert que j'en rapporte.
Oui, dit l'ange; mais, par pudeur,
Là je te quittais à la porte.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

D'un laidron je deviens l'époux,
Priant qu'il ne soit que volage.
Oui, dit l'ange; mais nul de nous
Ne se mêle de mariage.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Vieillard, affranchi de regrets,
Au terme heureux enfin atteins-je?
Oui, dit l'ange, et je tiens tout prêts
De l'huile, un prêtre et du vieux linge.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

De l'enfer serai-je habitant,
Ou droit au ciel veut-on que j'aille?
Oui, dit l'ange; ou bien non, pourtant.
Crois-moi, tire à la courte paille.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Ce pauvre diable ainsi parlant
Mettait en gaîté tout l'hospice.
Il éternue, et, s'envolant,
L'ange lui dit : Dieu te bénisse!
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.



LA MOUCHE.

Air : Je loge au quatrième étage

Au bruit de notre gaîté folle,
Au bruit des verres, des chansons,
Quelle mouche murmure et vole,
Et revient quand nous la chassons? (*bis.*)
C'est quelque dieu, je le soupçonne,
Qu'un peu de bonheur rend jaloux.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne, } *bis.*
Qu'elle bourdonne autour de nous.

Transformée en mouche hideuse,
Amis, oui, c'est, j'en suis certain,
La Raison, déité grondeuse,
Qu'irrite un si joyeux festin.
L'orage approche, le ciel tonne;

Voilà ce que dit son courroux.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

C'est la Raison qui vient me dire :
« A ton âge on vit en reclus.
« Ne bois plus tant, cesse de rire,
« Cesse d'aimer, ne chante plus. »
Ainsi son beffroi toujours sonne
Aux lueurs des feux les plus doux.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

C'est la Raison ; gare à Lisette !
Son dard la menace toujours.
Dieux ! il perce la collerette :
Le sang coule ! accourez, Amours !
Amours, poursuivez la félonne ;
Qu'elle expire enfin sous vos coups.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

Victoire! amis, elle se noie
Dans l'Aï que Lise a versé.
Victoire! et qu'aux mains de la Joie
Le sceptre enfin soit replacé. (*bis.*)
Un souffle ébranle sa couronne;
Une mouche nous troublait tous.
Ne craignons plus qu'elle bourdonne, } *bis*
Qu'elle bourdonne autour de nous.



LES
LUTINS DE MONTLHÉRI.

Air : Ce soir-là sous son ombrage.

A pied, la nuit, en voyage,
Je m'étais mis à l'abri
Contre le vent et l'orage,
Dans la tour de Montlhéri.
Je chantais, lorsqu'un long rire
D'épouvante m'a glacé;
  Puis tout haut j'entends dire :
  Notre régne est passé.

Des follets brillent dans l'ombre,

Et la voix que j'entendais
Se mêle aux cris d'un grand nombre
De lutins, de farfadets.
Au bruit d'une aigre trompette
Le sabbat a commencé.
Plus haut la voix répète:
Notre règne est passé.

« Non, dit la voix, plus de fêtes!
« Esprits, vite délogeons.
« La Raison, par ses conquêtes,
« Nous bannit des vieux donjons.
« Le monde a changé d'oracles;
« Nos prodiges ont cessé.
« L'homme fait les miracles;
« Notre règne est passé.

« Nous donnâmes à la Grèce
« Ces dieux créés pour les sens,
« Dont l'éternelle jeunesse

« Vivait de fleurs et d'encens.
« Dans la Gaule encor sauvage
« Pour nous le sang fut versé.
« Hélas! même au village
« Notre règne est passé.

« On nous vit, sous vos trophées,
« Paladins et troubadours,
« Enchaîner aux pieds des fées
« Les rois, les saints, les Amours.
« La magie à notre empire
« Soumit le ciel courroucé.
« Des sorciers j'entends rire;
« Notre règne est passé.

« La Raison nous exorcise;
« Esprits, fuyons sans retour. »
La voix se tait... O surprise!
J'ai cru voir crouler la tour.
De leur retraite chérie

Tous ont fui d'un vol pressé.
Au loin la voix s'écrie :
Notre règne est passé.



LA COMÈTE DE 1832.[1]

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Dieu contre nous envoie une comète ;
A ce grand choc nous n'échapperons pas.
Je sens déja crouler notre planète ;
L'Observatoire y perdra ses compas. (*bis.*)
Avec la table adieu tous les convives !
Pour peu de gens le banquet fut joyeux. (*bis.*)
Vite à confesse allez, ames craintives.
Finissons-en : le monde est assez vieux, } *bis.*
Le monde est assez vieux. (*bis.*)

Oui, pauvre globe égaré dans l'espace,
Embrouille enfin tes nuits avec tes jours,

Et, cerf-volant dont la ficelle casse,
Tourne en tombant, tourne et tombe toujours.
Va, franchissant des routes qu'on ignore,
Contre un soleil te briser dans les cieux.
Tu l'éteindrais; que de soleils encore!
Finissons-en : le monde est assez vieux.
Le monde est assez vieux.

N'est-on pas las d'ambitions vulgaires,
De sots parés de pompeux sobriquets,
D'abus, d'erreurs, de rapines, de guerres.
De laquais-rois, de peuples de laquais?
N'est-on pas las de tous nos dieux de plâtre;
Vers l'avenir las de tourner les yeux?
Ah! c'en est trop pour si petit théâtre.
Finissons-en : le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux.

Les jeunes gens me disent : Tout chemine;
A petit bruit chacun lime ses fers;

La presse éclaire, et le gaz illumine,
Et la vapeur vole aplanir les mers.
Vingt ans au plus, bon homme, attends encore;
L'œuf éclôra sous un rayon des cieux.
Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore.
Finissons-en : le monde est assez vieux,
    Le monde est assez vieux.

Bien autrement je parlais quand la vie
Gonflait mon cœur et de joie et d'amour.
Terre, disais-je, ah! jamais ne dévie
Du cercle heureux où Dieu sema le jour. (*bis.*)
Mais je vieillis, la beauté me rejette;
Ma voix s'éteint; plus de concerts joyeux. (*bis.*)
Arrive donc, implacable comète. } *bis.*
Finissons-en : le monde est assez vieux, }
    Le monde est assez vieux. (*bis.*)



LE TOMBEAU DE MANUEL.

Air : Te souviens-tu? etc.

Tout est fini ; la foule se disperse ;
A son cercueil un peuple a dit adieu,
Et l'amitié des larmes qu'elle verse
Ne fera plus confidence qu'à Dieu.
J'entends sur lui la terre qui retombe.
Hélas! Français, vous l'allez oublier.
A vos enfants, pour indiquer sa tombe, } *bis.*
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Je quête ici pour honorer les restes
D'un citoyen votre plus ferme appui.
J'eus le secret de ses vertus modestes :
Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.



L'humble tombeau qui sied à sa dépouille
Est par nous tous un tribut à payer.
Près de sa fosse un ami s'agenouille :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres.
Voilà douze ans qu'en des jours désastreux,
Sur les débris de la patrie en cendres,
Nous nous étions rencontrés tous les deux.
Moi, je chantais; lui, vétéran d'Arcole,
Sourit au luth vengeur d'un vieux laurier.
Grace à vos dons, qu'un tombeau me console :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

L'ambition n'effleurait point sa vie;
Mais, même aux champs, rêvant un beau trépas,
Il écoutait si la France asservie,
En appelant, ne se réveillait pas.
Contre la mort j'aurais eu son courage,
Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.
Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage :

Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare,
Son éloquence a toujours combattu.
Ce n'était point la foudre qui s'égare;
C'était un glaive aux mains de la Vertu.
De la tribune on l'arrache; il en tombe
Entre les bras d'un peuple tout entier.
La haine est là; défendons bien sa tombe:
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Tu l'oublias, peuple encor trop volage,
Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos.
Mais, noble esquif mis à sec sur la plage,
Il dut compter sur le retour des flots.
La seule mort troubla la solitude
Où mes chansons accouraient l'égayer.
Pour effacer quatre ans d'ingratitude,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes,

Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté
Paix et concorde, au bruit sanglant des armes;
Et sous le joug, espoir et liberté.
Payez mes chants doux à votre mémoire:
Je tends la main au plus humble denier.
De Manuel pour consacrer la gloire,
Prêtez secours au pauvre chansonnier. } *bis.*

DÉDICACE.

A
M. LUCIEN BONAPARTE,
PRINCE DE CANINO.

En 1803, privé de ressources, las d'espérances déçues, versifiant sans but et sans encouragement, sans instruction et sans conseils, j'eus l'idée (et combien d'idées semblables

étaient restées sans résultat!), j'eus l'idée de mettre sous enveloppe mes informes poésies et de les adresser, par la poste, au frère du Premier Consul, M. Lucien Bonaparte, déja célèbre par un grand talent oratoire et par l'amour des arts et des lettres. Mon épître d'envoi, je me le rappelle encore, digne d'une jeune tête toute républicaine, portait l'empreinte de l'orgueil blessé par le besoin de recourir à un protecteur. Pauvre inconnu, désappointé tant de fois, je n'osais compter sur le succès d'une démarche que personne n'appuyait. Mais le troisième jour, ô joie indicible! M. Lucien m'appelle auprès de lui, s'informe de ma position, qu'il adoucit bientôt; me parle en poëte et me prodigue des encouragements et des con-

seils. Malheureusement il est forcé de s'éloigner de la France. J'allais me croire oublié, lorsque je reçois de Rome une procuration pour toucher le traitement de l'Institut dont M. Lucien était membre, avec une lettre que j'ai précieusement conservée et où il me dit :

« Je vous adresse une procuration pour tou-
« cher mon traitement de l'Institut. Je vous
« prie d'accepter ce traitement, et je ne doute
« pas que, si vous continuez de cultiver votre
« talent par le travail, vous ne soyez un jour
« un des ornements de notre Parnasse. Soi-
« gnez sur-tout la délicatesse du rhythme : ne
« cessez pas d'être hardi, mais soyez plus élé-
« gant, » etc., etc.

Jamais on n'a fait le bien avec une grace

plus encourageante; jamais, en arrachant un jeune poëte à la misère, on ne l'a mieux relevé à ses propres yeux. Aux sages avis qui accompagnent de tels bienfaits, on sent que ce n'est pas la froide main d'une générosité banale qui vient vous tirer de l'abyme. Quel cœur n'en eût été vivement ému! j'aurais voulu pouvoir rendre ma reconnaissance publique; la censure s'y opposa. Mon protecteur était proscrit comme il l'est encore.

Pendant les *cent-jours,* M. Lucien Bonaparte me fit entendre qu'en m'adonnant à la chanson, je détournais mon talent de la vocation plus élevée qu'il semblait avoir eue d'abord. Je le sentais; mais j'ai toujours penché à croire qu'à certaines époques les lettres et

les arts ne doivent pas être de simples objets de luxe, et je commençais à deviner le parti qu'on pourrait tirer, pour la cause de la liberté, d'un genre de poésie éminemment national. Je ne sais ce que M. Lucien pense aujourd'hui de mes chansons ; j'ignore même s'il les connaît. Je lui ai plusieurs fois écrit pendant la Restauration sans en obtenir de réponse. En vain me suis-je dit qu'en me répondant il craignait sans doute de me compromettre, son silence m'a affligé. Depuis la révolution de Juillet, j'ai cru devoir attendre la publication de mon dernier recueil pour lui rappeler tout ce qu'il a fait pour moi.

En ce moment où mes regards se portent en arrière, il m'est bien doux de les arrêter

sur l'homme illustre qui, jadis, m'a sauvé de l'infortune; sur celui qui, en me donnant foi dans mon talent, a rendu à mon ame les forces que le malheur allait achever de lui ravir! Sa protection placée ailleurs eût pu procurer un grand poëte à la France, mais elle ne pouvait rencontrer un cœur plus reconnaissant.

Le souvenir de mon bienfaiteur me suivra jusque dans la tombe. J'en atteste les larmes que je répands encore après trente ans, lorsque je me reporte au jour béni cent fois, où, assuré d'une telle protection, je crus tenir de la Providence elle-même une promesse de bonheur et de gloire.

Puisse l'hommage de ces sentiments si vrais, si mérités, parvenir jusqu'à M. Lucien Bona-

parte et adoucir pour lui l'exil où mes vœux ne sont que trop habitués à l'aller chercher! Puisse sur-tout ma voix être entendue, et la France se hâter enfin de tendre les bras à ceux de ses enfants qui portent le grand nom dont elle sera éternellement fière!

PASSY, 15 janvier 1833.



CHANSONS NOUVELLES

ET DERNIÈRES

DE P. J. DE BÉRANGER.



LE FEU DU PRISONNIER.

LA FORCE, 1829.

Air du vaudeville de Taconnet.

Combien le feu tient douce compagnie
Au prisonnier, dans les longs soirs d'hiver!
Seul avec moi se chauffe un bon Génie,
Qui parle haut, rime ou chante un vieux air. (*bis.*)
Il me fait voir, sur la braise animée,
Des bois, des mers, un monde en peu d'instants. (*bis.*)
Tout mon ennui s'envole à la fumée. } *bis.*
O bon Génie, amusez-moi long-temps. }

Jeune, il me fit rêver, pleurer, sourire;
Vieux, il me berce avec mes premiers jeux.
Du doigt, dans l'âtre, il signale un navire :
Je vois trois mâts sur des flots orageux.
Le vaisseau vogue, et bientôt l'équipage
Sous un beau ciel saluera le printemps.
Moi seul je reste enchaîné sur la plage.
O bon Génie, amusez-moi long-temps.

Ici, que vois-je? est-ce un aigle qui vole
Et du soleil mesure la hauteur?
C'est un ballon : voici la banderole,
Et la nacelle et le navigateur.
L'audacieux, si la pitié l'inspire,
Doit de ces murs plaindre les habitants.
Libre là haut, quel air pur il respire!
O bon Génie, amusez-moi long-temps.

D'un canton suisse, ah! voilà bien l'image :
Glaciers, torrents, vallons, lacs et troupeaux.
J'aurais dû fuir quand j'ai prévu l'orage;

La liberté, là, m'offrait le repos. [22]
Je franchirais ces monts à crête immense,
Où je crois voir nos vieux drapeaux flottants.
Mon cœur n'a pu s'arracher à la France.
O bon Génie, amusez-moi long-temps.

Dans mon désert encor quelque mirage !
Génie, allons sur ces coteaux boisés.
En vain tout bas on me dit : Deviens sage ; [23]
Plie un genou, tes fers seront brisés. (*bis.*)
Vous, qui, bravant le geôlier qui nous guette,
Me rendez jeune à près de cinquante ans, (*bis.*)
Sur ce brasier, vite, un coup de baguette. } *bis.*
O bon Génie, amusez-moi long-temps. }



MES JOURS GRAS DE 1829.

Air : Dis-moi donc, mon petit Hippolyte.

Mon bon Roi, Dieu vous tienne en joie!
Bien qu'en butte à votre courroux,
Je passe encor, grace à Bridoie, [24]
Un carnaval sous les verrous.
Ici fallait-il que je vinsse
Perdre des jours vraiment sacrés!
J'ai de la rancune de prince :
Mon bon Roi, vous me le paierez.

Dans votre beau discours du trône, [25]
Méchant, vous m'avez désigné.
C'est me recommander au prône ;
Aussi me suis-je résigné.

Mais triste et seul, quand j'entends rire
Tout Paris en joyeux émoi,
Je reprends goût à la satire :
Vous me le paierez, mon bon Roi.

Voyez, verre en main, bouche pleine,
Fous déguisés de vingt façons,
Mes amis m'oublier sans peine,
Tout en répétant mes chansons.
Avec eux, ma verve en démence
Eût perdu ses traits acérés.
J'aurais pu boire à la clémence :
Mon bon Roi, vous me le paierez.

Vous connaissez Lise la folle,
Qui sur mes fers pleure d'ennui;
Ce soir même un bal la console :
« Bah! dit-elle; tant pis pour lui! »
J'allais, pour complaire à la belle,
Nous peindre heureux sous votre loi;
Serviteur! Lise est infidèle :

Vous me le paierez, mon bon Roi.

Dans mon vieux carquois où font brèche
Les coups de vos juges maudits,
Il me reste encore une flèche;
J'écris dessus: Pour Charles-Dix.
Malgré ce mur qui me désole,
Malgré ces barreaux si serrés,
L'arc est tendu, la flèche vole:
Mon bon Roi, vous me le paierez.





LE 14 JUILLET.

LA FORCE, 1829.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Pour un captif, souvenir plein de charmes!
J'étais bien jeune; on criait : Vengeons-nous!
A la Bastille! aux armes! vite, aux armes!
Marchands, bourgeois, artisans couraient tous. (*bis.*)
Je vois pâlir et mère et femme et fille;
Le canon gronde aux rappels du tambour. (*bis.*)
Victoire au peuple! il a pris la Bastille! } *bis.*
Un beau soleil a fêté ce grand jour, }
A fêté ce grand jour. [26] (*bis.*)

Enfants, vieillards, riche ou pauvre, on s'embrasse.

Les femmes vont redisant mille exploits.
Héros du siége, un soldat bleu qui passe [27]
Est applaudi des mains et de la voix.
Le nom du roi frappe alors mon oreille;
De Lafayette on parle avec amour.
La France est libre et ma raison s'éveille.
Un beau soleil a fêté ce grand jour,
A fêté ce grand jour.

Le lendemain un vieillard docte et grave
Guida mes pas sur d'immenses débris.
« Mon fils, dit-il, ici d'un peuple esclave,
« Le despotisme étouffait tous les cris.
« Mais des captifs pour y loger la foule,
« Il creusa tant au pied de chaque tour,
« Qu'au premier choc le vieux château s'écroule.
« Un beau soleil a fêté ce grand jour,
« A fêté ce grand jour.

« La Liberté, rebelle antique et sainte,
« Mon fils, s'armant des fers de nos aïeux,

« A son triomphe appelle en cette enceinte
« L'Égalité, qui redescend des cieux.
« De ces deux sœurs la foudre gronde et brille.
« C'est Mirabeau tonnant contre la Cour.
« Sa voix nous crie : Encore une Bastille!
« Un beau soleil a fêté ce grand jour,
« A fêté ce grand jour.

« Où nous semons chaque peuple moissonne.
« Déja vingt rois, au bruit de nos débats,
« Portent, tremblants, la main à leur couronne,
« Et leurs sujets de nous parlent tout bas.
« Des droits de l'homme, ici, l'ère féconde
« S'ouvre et du globe accomplira le tour.
« Sur ces débris, Dieu crée un nouveau monde.
« Un beau soleil a fêté ce grand jour,
« A fêté ce grand jour. »

De ces leçons qu'un vieillard m'a données,
Le souvenir dans mon cœur sommeillait.
Mais je revois, après quarante années,

Sous les verrous, le Quatorze Juillet. (*bis.*)
O Liberté! ma voix, qu'on veut proscrire,
Redit ta gloire aux murs de ce séjour. (*bis.*)
A mes barreaux l'aurore vient sourire; } *bis.*
Un beau soleil fête encor ce grand jour, }
Fête encor ce grand jour. (*bis.*)





PASSEZ, JEUNES FILLES.

AIR :

Dieu! quel essaim de jeunes filles
Passe et repasse sous mes yeux!
Au printemps toutes sont gentilles;
Toutes; mais quoi! me voilà vieux.
Cent fois redisons-leur mon âge:
Les cœurs jeunes sont insensés.
Endossons le manteau du sage.
Passez, jeunes filles, passez.

Voilà Zoé qui me regarde.
Zoé, votre mère, entre nous,
Dirait de combien je retarde

Quand vient l'heure du rendez-vous.
Pour un amant elle est sévère :
S'il n'aime trop, il n'aime assez.
Suivez les conseils d'une mère.
Passez, jeunes filles, passez.

Votre grand'mère, aimable Laure,
Des amours m'a transmis la loi.
Elle veut l'enseigner encore,
Bien qu'elle ait dix ans plus que moi.
Au salon ou sur la pelouse,
Laure, jamais ne m'agacez :
Grand'maman est un peu jalouse.
Passez, jeunes filles, passez.

Rose, vous daignez me sourire.
Éprouvez-vous quelque accident ?
Chez vous, la nuit, ai-je ouï dire,
On surprit un noble imprudent.
Mais la nuit fait place à l'aurore ;
Aux maris gaîment vous chassez.

Pour vous je suis trop jeune encore.
Passez, jeunes filles, passez.

Passez vite, folles et belles;
Un doux feu cause votre émoi.
Craignez que quelques étincelles
N'arrivent de vous jusqu'à moi.
Sous les murs d'une poudrière
Par le temps presque renversés,
La main devant votre lumière,
Passez, jeunes filles, passez.



LE

CARDINAL ET LE CHANSONNIER.

LA FORCE, 1829.

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

Quel beau mandement vous nous faites!
Prélat, il me comble d'honneur!
Vous lisez donc mes chansonnettes?
Ah! je vous y prends, Monseigneur. (*bis*.)
Entre deux vins, souvent ma muse
Perdit son bandeau virginal.
Petit péché, si son ivresse amuse.
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal?

Çà, que vous semble de Lisette
Qui dicta mes chants les plus doux?
Vous vous signez sous la barrette!
Lise a vieilli; rassurez-vous.
Des jésuites elle raffole;
Et priant Dieu tant bien que mal,
Pour leurs enfants Lise tient une école.
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal?

A chaque vers patriotique,
Je vous vois me faire un procès.
Tout prélat se croit hérétique
Qui chez nous a le cœur français.
Sans y moissonner, moi, pauvre homme,
J'aime avant tout le sol natal.
J'y tiens autant que vous tenez à Rome.
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal?

Puisque vous fredonnez mes rimes,
Vous grand lévite ultramontain,

N'y trouvez-vous pas des maximes
Dignes du bon Samaritain? [31]
D'huile et de baume les mains pleines,
Il eût rougi d'aigrir le mal.
Ah! d'un captif il n'eût vu que les chaînes.
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal?

Enfin, avouez qu'en mon livre
Dieu brille à travers ma gaîté.
Je crois qu'il nous regarde vivre;
Qu'il a béni ma pauvreté.
Sous les verrous, sa voix m'inspire
Un appel à son tribunal.
Des grands du monde elle m'enseigne à rire.
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal?

Au fond vous avez l'ame bonne.
Pardonnez à l'homme de bien,
Monseigneur, pour qu'il vous pardonne
Votre mandement peu chrétien.

Mais au Conclave on met la nappe, 32
Partez pour Rome à ce signal.
Le Saint-Esprit fasse de vous un pape!
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal?



COUPLET.

AIR : C'est le meilleur homme du monde.

J'ai suivi plus d'enterrements
Que de noces et de baptêmes;
J'ai distrait bien des cœurs aimants
Des maux qu'ils aggravaient eux-mêmes.
Mon Dieu, vous m'avez bien doté :
Je n'ai ni force ni sagesse;
Mais je possède une gaîté
Qui n'offense point la tristesse.



MON TOMBEAU.

Air d'Aristippe.

Moi, bien portant, quoi! vous pensez d'avance
A m'ériger une tombe à grands frais!
Sottise! amis; point de folle dépense.
Laissez aux grands le faste des regrets.
Avec le prix ou du marbre ou du cuivre,
Pour un gueux mort habit cent fois trop beau,
Faites achat d'un vin qui pousse à vivre;
Buvons gaîment l'argent de mon tombeau.

A votre bourse un galant mausolée
Pourrait coûter vingt mille francs et plus.
Sous le ciel pur d'une riche vallée,
Allons six mois vivre en joyeux reclus.

Concerts et bals où la beauté convie,
Vont de plaisirs nous meubler un château.
Je veux risquer de trop aimer la vie;
Mangeons gaîment l'argent de mon tombeau.

Mais je vieillis, et ma maîtresse est jeune.
Or il lui faut des parures de prix.
L'éclat du luxe adoucit un long jeûne;
Témoin Longchamps où brille tout Paris.
Vous devez bien quelque chose à ma belle.
D'un cachemire elle attend le cadeau.
En viager sur un cœur si fidèle,
Plaçons gaîment l'argent de mon tombeau.

Non, mes amis, au spectacle des ombres
Je ne veux point d'une loge d'honneur.
Voyez ce pauvre, au teint pâle, aux yeux sombres;
Près de mourir, ah! qu'il goûte au bonheur.
A ce vieillard qui, las de sa besace,
Doit avant moi voir lever le rideau,
Pour qu'au parterre il me garde une place,

Donnons gaîment l'argent de mon tombeau.

Qu'importe à moi, que mon nom sur la pierre
Soit déchiffré par un futur savant?
Et quant aux fleurs qu'on promet à ma bière,
Mieux vaut, je crois, les respirer vivant.
Postérité, qui peux bien ne pas naître,
A me chercher n'use point ton flambeau.
Sage mortel, j'ai su par la fenêtre
Jeter gaîment l'argent de mon tombeau.



LES DIX MILLE FRANCS.

LA FORCE, 1829.

Air : T'en souviens-tu, etc.; *ou* vaudeville le Taconnet.

Dix mille francs, dix mille francs d'amende! [53]
Dieu! quel loyer pour neuf mois de prison!
Le pain est cher et la misère est grande,
Et pour long-temps je dîne à la maison.
Cher président, n'en peut-on rien rabattre?
« Non! non! jeûnez et vous et vos parents.
« Pour fait d'outrage aux enfants d'Henri-Quatre, [54]
« De par le Roi, payez dix mille francs. »

Je paierai donc; mais, las! que va-t-on faire
De cet argent que si bien j'emploierais?
D'un substitut sera-t-il le salaire?
D'un conseiller paiera-t-il les arrêts?
Déja s'avance une main longue et sale:
C'est la police et ses comptes courants.
Quand sur ma muse on venge la morale, [35]
Pour les mouchards comptons deux mille francs.

Moi-même ainsi partageant ma dépouille,
Sur mon budget portons les affamés.
Au pied du trône une harpe se rouille:
Bardes du sacre, êtes-vous enrhumés? [36]
Chantez, messieurs, faites pondre la poule;
Envahissez croix, titres, biens et rangs.
Dût-on encor briser la sainte Ampoule;
Pour les flatteurs comptons deux mille francs.

Que de géants là bas je vois paraître! [37]
Vieux ou nouveaux, tous nobles à cordons.

Fiers de servir, ils font au gré du maître
Signes de croix, saluts ou rigodons.
A tout gâteau leur main fait large entaille :
Car ils sont grands, même infiniment grands.
Ils nous feront une France à leur taille.
Pour ces laquais comptons trois mille francs.

Je vois briller chapes, mitres et crosses,
Chapeaux pourprés, vases d'argent et d'or ;
Couvents, hôtels, valets, blasons, carrosses.
Ah! saint Ignace a pillé le trésor.
De mes refrains l'un des siens qui le venge,
Promet mon ame aux gouffres dévorants. [38]
Déja le diable a plumé mon bon ange. [39]
Pour le clergé comptons trois mille francs.

Vérifions, la somme en vaut la peine :
Deux et deux quatre ; et trois, sept ; et trois, dix.
C'est bien leur compte. Ah! du moins La Fontaine,
Sans rien payer fut exilé jadis. [40]

Le fier Louis eût biffé la sentence
Qui m'appauvrit pour quelques vers trop francs.
Monsieur Loyal, délivrez-moi quittance; [41]
Vive le Roi! voilà dix mille francs. [42]



LE JUIF ERRANT.

AIR du Chasseur rouge d'AMÉDÉE DE BEAUPLAN

Chrétien, au voyageur souffrant
Tends un verre d'eau sur ta porte.
Je suis, je suis le Juif errant,
Qu'un tourbillon toujours emporte. (*bis.*)
Sans vieillir, accablé de jours,
La fin du monde est mon seul rêve.
Chaque soir j'espère toujours;
Mais toujours le soleil se léve.
Toujours, toujours, (*bis.*) } *bis.*
Tourne la terre où moi je cours, }
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Depuis dix-huit siècles, hélas!
Sur la cendre grecque et romaine,



Sur les débris de mille états,
L'affreux tourbillon me promène. (*bis.*)
J'ai vu sans fruit germer le bien,
Vu des calamités fécondes;
Et pour survivre au monde ancien,
Des flots j'ai vu sortir deux mondes.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours

Dieu m'a changé pour me punir:
A tout ce qui meurt je m'attache.
Mais du toit prêt à me bénir
Le tourbillon soudain m'arrache. (*bis.*)
Plus d'un pauvre vient implorer
Le denier que je puis répandre,
Qui n'a pas le temps de serrer
La main qu'en passant j'aime à tendre.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Seul, au pied d'arbustes en fleurs,
Sur le gazon, au bord de l'onde,
Si je repose mes douleurs,
J'entends le tourbillon qui gronde. (*bis.*)
Eh! qu'importe au ciel irrité
Cet instant passé sous l'ombrage?
Faut-il moins que l'éternité
Pour délasser d'un tel voyage?
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Que des enfants vifs et joyeux,
Des miens me retracent l'image;
Si j'en veux repaître mes yeux,
Le tourbillon souffle avec rage. (*bis.*)
Vieillards, osez-vous à tout prix
M'envier ma longue carrière?
Ces enfants à qui je souris,
Mon pied balaiera leur poussière.
Toujours, toujours,

Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Des murs où je suis né jadis,
Retrouvé-je encor quelque trace;
Pour m'arrêter je me roidis;
Mais le tourbillon me dit : « Passe! (*bis.*)
« Passe! » et la voix me crie aussi :
« Reste debout quand tout succombe.
« Tes aïeux ne t'ont point ici
« Gardé de place dans leur tombe. »
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

J'outrageai d'un rire inhumain
L'homme-dieu respirant à peine...
Mais sous mes pieds fuit le chemin;
Adieu, le tourbillon m'entraîne. (*bis.*)
Vous qui manquez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange :

Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge.
Toujours, toujours, (*bis.*)
Tourne la terre où moi je cours, } *bis.*
Toujours, toujours, toujours, toujours.



COUPLET.

Air : Trouverez-vous un parlement?

Notre siècle, penseur brutal,
Contre Delille s'évertue.
Tel vécut sur un piédestal
Qui n'aura jamais de statue.
Artiste, poëte, savant,
A la gloire en vain on s'attache;
C'est un linceul que trop souvent
La postérité nous arrache.



LA FILLE DU PEUPLE.

Air d'Aristippe.

Fille du peuple, au chantre populaire,
De ton printemps tu prodigues les fleurs.
Dès ton berceau tu lui dois ce salaire ;
Ses premiers chants calmaient tes premiers pleurs.
Va, ne crains pas que baronne ou marquise
Veuille à me plaire user ses beaux atours.
Ma muse et moi nous portons pour devise :
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quand, jeune encor, j'errais sans renommée,
D'anciens châteaux s'offraient-ils à mes yeux ;



Point n'invoquais, à la porte fermée,
Pour m'introduire, un nain mystérieux.
Je me disais : Tendresse et poésie
Ont fui ces murs, chers aux vieux troubadours.
Fondons ailleurs mon droit de bourgeoisie ;
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Fi des salons où l'ennui qui se berce
Bâille entouré d'un luxe éblouissant!
Feu d'artifice éteint par une averse,
Quand vient la joie, elle y meurt en naissant.
En souliers fins, chapeau frais, robe blanche,
Tu veux aux champs courir tous les huit jours:
Viens; tu me rends les plaisirs du dimanche.
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quelle beauté, simple dame ou princesse,
A plus que toi de décence et d'attraits;
Possède un cœur plus riche de jeunesse,
Des yeux plus doux et de plus nobles traits?

Le peuple enfin s'est fait une mémoire :
J'ai pour ses droits lutté contre deux Cours ;
Il te devait au chantre de sa gloire.
Je suis du peuple ainsi que mes amours.



LE CORDON, S'IL VOUS PLAIT!

CHANSON FAITE A LA FORCE,

POUR

LA FÊTE DE MARIE.

Air du vaudeville des Scythes et des Amazones.

Allons aux champs fêter Marie;
Hâtons-nous, le plaisir m'attend.
Le pied poudreux, la main fleurie,
Là bas arrivons en chantant. (*bis.*)
Gai voyageur, j'ai mes pipeaux à prendre,
Pipeaux qu'un sourd a traités de sifflet.

Portier, ce soir gardez-vous de m'attendre. } *bis.*
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît; }
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît. (*bis.*)

Vite, portier; car on m'accuse
D'oublier l'heure du repas.
Jouy déja gronde ma muse
Dont il soutint les premiers pas. [43]
D'amis nombreux quelle troupe riante,
Et de beautés quel brillant chapelet!
Dans sa prison l'Aï s'impatiente.
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît;
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Beaux jours d'une fête si chère,
A revenir toujours trop lents!
Pour nous, l'un de l'autre diffère
Au plus par quelques cheveux blancs.
Puisse Marie, à ses goûts si fidèle,
Voir ses élus toujours au grand complet!

Volons chanter la liberté près d'elle.
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît;
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Mon vieux portier dort dans sa loge:
Mes petits vers vont refroidir.
D'un digne époux j'y fais l'éloge;
Forçons Marie à m'applaudir.
Puis, montrons-la courant plaindre des peines,
Rendre au malheur l'espoir qui s'envolait,
Et consoler un ami dans les chaînes.
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît;
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Mais mon portier, las de se taire,
Répond qu'on ne sort pas ainsi;
Que j'écrive au propriétaire;
Que je dois trois termes ici. [44] (*bis.*)
Fêtez Marie, ô vous à qui l'on ouvre!
Sans moi, pour elle, enfantez maint couplet;

Je rougirais d'envoyer dire au Louvre: } *bis.*
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît; }
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît. (*bis.*)



DENYS, MAITRE D'ÉCOLE.[45]

LA FORCE, 1829.

Air : Il faut bientôt quitter l'empire.

Denys, chassé de Syracuse,
A Corinthe se fait pédant.
Ce roi que tout un peuple accuse,
Pauvre et déchu, se console en grondant. (*bis.*)
Maître d'école au moins il prime;
Son bon plaisir fait et défait des lois. (*bis.*)
Il régne encor, car il opprime.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois. (*bis.*)

Sur le dîner de chaque élève

Le tyran des Syracusains,
Comme impôt, chaque jour prélève
Trois quarts des noix, du miel et des raisins.
Çà, dit-il, qu'on le reconnaisse :
J'ai droit sur tout, je l'ai prouvé cent fois.
Baisez la main : je vous en laisse.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Un sournois, dernier de sa classe,
Au bas d'un thème mal tourné
Met ces mots : Grand roi, qu'un dieu fasse
Périr tous ceux qui vous ont détrôné !
Vite un prix au sot qui l'adule !
Mon fils, dit-il, tout sceptre est un grand poids.
Sois mon second, prends la férule.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Un autre en secret vient lui dire :
Seigneur, un écolier transcrit,
Là bas, je crois, quelque satire ;

C'est contre vous, car voyez comme il rit!
Ce maître d'humeur répressive,
De l'accusé courant tordre les doigts,
Dit : Je ne veux plus qu'on écrive.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Rêvant un jour que l'on conspire;
Rêvant qu'il court de grands dangers,
Ce fou, tremblant pour son empire,
Voit ses marmots narguer deux étrangers.
Chers étrangers, dans ce repaire
Entrez, dit-il; sur eux vengez mes droits;
Frappez; pour eux je suis un père.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Enfin, pères, mères, grand'mères
De maint enfant trop bien fessé,
L'accablant de plaintes amères,
L'ancien tyran, de Corinthe est chassé. (*bis.*)
Mais pour agir encore en maître,

Maudire encor sa patrie et ses lois, (*bis.*)
De pédant, Denys se fait prêtre.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois. (*bis.*)





LAIDEUR ET BEAUTÉ.

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Sa trop grande beauté m'obsède;
C'est un masque aisément trompeur.
Oui, je voudrais qu'elle fût laide,
Mais laide, laide à faire peur.
Belle ainsi faut-il que je l'aime!
Dieu, reprends ce don éclatant;
Je le demande à l'enfer même:
Qu'elle soit laide et que je l'aime autant.

A ces mots m'apparaît le diable;
C'est le père de la laideur:
« Rendons-la, dit-il, effroyable,
« De tes rivaux trompons l'ardeur.

« J'aime assez ces métamorphoses.
« Ta belle ici vient en chantant :
« Perles, tombez ; fanez-vous, roses.
« La voilà laide et tu l'aimes autant. »

Laide ! moi ! dit-elle, étonnée.
Elle s'approche d'un miroir,
Doute d'abord, puis, consternée,
Tombe en un morne désespoir.
« Pour moi seul tu jurais de vivre,
« Lui dis-je, à ses pieds me jetant :
« A mon seul amour il te livre.
« Plus laide encor, je t'aimerais autant. »

Ses yeux éteints fondent en larmes.
Alors sa douleur m'attendrit :
Ah ! rendez, rendez-lui ses charmes.
Soit ! répond Satan qui sourit.
Ainsi que naît la fraîche aurore,
Sa beauté renaît à l'instant.
Elle est, je crois, plus belle encore ;

Elle est plus belle et moi je l'aime autant.

Vite, au miroir elle s'assure
Qu'on lui rend bien tous ses appas;
Des pleurs restent sur sa figure,
Qu'elle essuie en grondant tout bas.
Satan s'envole, et la cruelle
Fuit et s'écrie en me quittant:
Jamais fille que Dieu fit belle
Ne doit aimer qui peut l'aimer autant.



LE VIEUX CAPORAL.

1829.

Air du Vilain, *ou* de Ninon chez madame de Sévigné.

En avant! partez, camarades,
L'arme au bras, le fusil chargé.
J'ai ma pipe et vos embrassades;
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de vieillir au service;
Mais pour vous tous, jeunes soldats,
J'étais un père à l'exercice. (*bis.*)
Conscrits, au pas;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas;
Marchez au pas,



Au pas, au pas, au pas, au pas!

Un morveux d'officier m'outrage;
Je lui fends!... il vient d'en guérir.
On me condamne, c'est l'usage:
Le vieux caporal doit mourir.
Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.
Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
Conscrits, au pas;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambe contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire
Quand je racontais nos combats.

Ce que c'est pourtant que la gloire!
Conscrits, au pas;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons.
Tiens, de ces jardins vois l'ombrage:
Avril fleurit mieux nos cantons.
Dans nos bois, souvent dès l'aurore
J'ai déniché de frais appas.
Bon dieu! ma mère existe encore!
Conscrits, au pas;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Qui là bas sanglote et regarde?

Eh! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme
Sans moi restaient sous les frimas.
Elle va prier pour mon ame.
    Conscrits, au pas;
    Ne pleurez pas,
    Ne pleurez pas;
    Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Morbleu! ma pipe s'est éteinte.
Non pas encore... Allons, tant mieux!
Nous allons entrer dans l'enceinte;
Çà, ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine.
Sur-tout ne tirez point trop bas;
Et qu'au pays Dieu vous ramène! (*bis.*)
    Conscrits, au pas;
    Ne pleurez pas.

Ne pleurez pas;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!



COUPLET AUX JEUNES GENS.

AIR :

Un jour assis sur le rivage,
Bénissant un ciel pur et doux,
Plaignez les marins que l'orage
A fatigués de son courroux.
N'ont-ils pas droit à quelque estime
Ceux qui, las d'un si long effort,
Près de s'engloutir dans l'abyme,
Du doigt vous indiquaient le port?



LE BONHEUR.

Air :

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas? dit l'Espérance;
Bourgeois, manants, rois et prélats
Lui font de loin la révérence. (*bis.*)
C'est le Bonheur, dit l'Espérance.
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, sous la verdure?
Il croit à d'éternels appas,
Même à l'amour qui toujours dure.

Qu'on est heureux sous la verdure!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, à la campagne?
D'enfants et de grains, Dieu! quel tas!
Quels gros baisers à sa compagne!
Qu'on est heureux à la campagne!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, dans une banque?
S'il est un plaisir qu'il n'ait pas,
C'est qu'au marché ce plaisir manque.
Qu'on est heureux dans une banque!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,

Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, dans une armée?
Il mesure au bruit des combats
Tout le bruit de sa renommée.
Qu'on est heureux dans une armée!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, sur un navire?
L'arc-en-ciel brille dans ses mâts;
Toutes les mers vont lui sourire.
Qu'on est heureux sur un navire!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver la bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,

Là bas, là bas, c'est en Asie?
Roi, pour sceptre il porte un damas
Dont il use à sa fantaisie.
Qu'on est heureux dans cette Asie!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, en Amérique?
Sous un arbre il met habit bas
Pour présider sa république.
Qu'on est heureux en Amérique!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, dans ces nuages?
Ah! dit l'homme enfin vieux et las,
C'est trop d'inutiles voyages. (*bis.*)

Enfants, courez vers ces nuages;
Courez, courez; doublez le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.



COUPLET.

Air :

Pauvres fous, battons la campagne ;
Que nos grelots tintent soudain.
Comme les beaux mulets d'Espagne,
Nous marchons tous drelin dindin.
Des erreurs de l'humaine espèce
Dieu veut que chacun ait son lot ;
Même au manteau de la Sagesse
La Folie attache un grelot.



LES CINQ ÉTAGES.

AIR : Dans cette maison à quinze ans :

ou J'étais bon chasseur autrefois.

Dans la soupente du portier
Je naquis au rez-de-chaussée.
Par tous les laquais du quartier,
A quinze ans, je fus pourchassée.
Mais bientôt un jeune seigneur
M'enlève à leur doux caquetage.
Ma vertu me vaut cet honneur;
Et je monte au premier étage.

Là, dans un riche appartement,

Mes mains deviennent des plus blanches;
Grace à l'or de mon jeune amant,
Là, tous mes jours sont des dimanches;
Mais, par trop d'amour emporté,
Il meurt. Ah! pour moi quel veuvage!
Mes pleurs respectent ma beauté;
Et je monte au deuxième étage.

Là, je trompe un vieux duc et pair
Dont le neveu touche mon ame:
Ils ont d'un feu payé bien cher,
L'un la cendre et l'autre la flamme.
Vient un danseur; nouveaux amours!
La noblesse alors déménage.
Mon miroir me sourit toujours;
Et je monte au troisième étage.

Là, je plume un bon gros Anglais,
Qui me croit et veuve et baronne;
Puis deux financiers vieux et laids;

Même un prélat, Dieu me pardonne!
Mais un escroc que je chéris
Me vole en parlant mariage.
Je perds tout; j'ai des cheveux gris,
Et je monte encore un étage.

Au quatrième, autre métier.
Des nièces me sont nécessaires;
Nous scandalisons le quartier,
Nous nous moquons des commissaires.
Mangeant mon pain à la vapeur,
Des plaisirs je fais le ménage.
Trop vieille enfin je leur fais peur,
Et je monte au cinquième étage.

Dans la mansarde me voilà,
Me voilà pauvre balayeuse.
Seule et sans feu, je finis là
Ma vie au printemps si joyeuse.
Je conte à mes voisins surpris

Ma fortune à différents âges,
Et j'en trouve encor des débris
En balayant les cinq étages.



L'ALCIHMISTE.[46]

Air de la Bonne vieille,

ou d'Aristippe.

Tu vas, dis-tu, vieux et pauvre alchimiste,
Tirer de l'or des métaux indigents,
Et, faisant plus pour moi que l'âge attriste,
Me rajeunir par de secrets agents.
J'ouvre ma bourse à ta science occulte.
Mon cœur crédule au grand œuvre a recours.
Chacun pourtant conservera son culte.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Sur ce brasier souffle donc en silence,



Ou d'un vieux livre interroge les mots. 47
Ton art est sûr; le Pactole et Jouvence
Dans ce creuset vont marier leurs flots.
L'œil sur ce feu, que tu rêves de choses!
Vois-tu déja le sourire des cours?
Moi, pour mon front je n'attends que des roses.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Ivre d'espoir, quel délire t'égare!
« O rois, dis-tu, baisez mes pieds poudreux.
« J'aurai plus d'or que Cortez et Pizarre
« N'en ont conquis pour d'autres que pour eux. »
Naguère encor, toi qui vivais d'aumônes,
Déja l'orgueil rugit dans tes discours.
Achète au poids et sceptres et couronnes.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Oui, rends-moi-les avec leur indigence;
Rends à mon ame un corps plus vigoureux;
A mon esprit ôte l'expérience;

Souffle en mon cœur un sang plus généreux.
Puis t'échappant de ton palais de marbre,
En char pompeux bercé sur le velours,
Vois-moi dormir, heureux au pied d'un arbre.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Je sais pourtant ce que vaut la richesse;
Mais j'aime encor; je possède et, cent fois,
J'ai craint de voir ma trop jeune maîtresse
Compter mes ans et les siens par ses doigts.
C'est du soleil qui sied à sa peau brune;
C'est de l'été qu'il faut à nos amours.
Celle que j'aime est sourde à la fortune.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Mais au creuset ta main que trouve-t-elle?
Rien! te voilà plus pauvre et moi plus vieux.
« Non, non, dis-tu; demain, lune nouvelle;
« Recommençons; demain nous serons dieux. »
Tu mens, vieillard; mais d'erreurs caressantes

J'ai tant besoin, que je te crois toujours.
Sur mon front nu, vois ces rides naissantes.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.



CHANT FUNÉRAIRE

SUR

LA MORT DE MON AMI QUÉNESCOURT.

AIR : Échos des bois, errants dans ces vallons.

Quoi ! sourd aux cris d'un long *Miserere*,
Sous ce drap noir, que j'asperge en silence ;
Quoi ! ce cercueil, de cierges entouré,
C'est mon ami, c'est mon ami d'enfance !
Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois. } *bis.*

Descendu là, sans s'appuyer sur vous,
Dans l'autre vie, il entre exempt d'alarmes.
Qu'est-il besoin que votre Dieu jaloux.

De son enfer vienne effrayer nos larmes?
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Son ame, hélas! trop tôt prenant l'essor,
Tel un fruit mûr qu'un jeune enfant dérobe,
Nous est ravie. Un ange aux ailes d'or
L'emporte au ciel dans le pan de sa robe.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Modeste et bon, cet homme vertueux,
Privé des biens que l'opulence affiche,
A semblé pauvre au riche fastueux,
Et par ses dons au pauvre a semblé riche.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Las, sur les flots, d'aller rasant le bord,
Je saluai sa demeure ignorée.
Entre, et, chez moi, dit-il, comme en un port,

Raccommodons ta voile déchirée.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Proclamé roi de ses festins joyeux,
A son foyer je fais sécher ma lyre.
J'y vois pour moi se dérider les cieux
Et mon pays daigne enfin me sourire.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

A mes chansons que sa joie applaudit!
Sur mes succès son cœur s'en fait accroire,
Et s'enivrant des fleurs qu'il me prédit,
Prend leur parfum pour un encens de gloire.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Au peu d'éclat dont je brille à présent,
Ah! qu'il ait part, et puisse à ma lumière,
Comme au flambeau que porte un ver luisant

Long-temps son nom se lire sur la pierre !
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Des hymnes saints cessez le triste accord :
Il est parti, mais pour un meilleur monde.
A mes chansons s'il peut rester encor
Dans ce cercueil un écho qui réponde,
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix } *bis.*
De le bénir pour la dernière fois.



JEANNE-LA-ROUSSE,

OU

LA FEMME DU BRACONNIER.

Air : Soir et matin sur la fougère.

Un enfant dort à sa mamelle ;
Elle en porte un autre à son dos.
L'aîné qu'elle traîne après elle,
Gèle pieds nus dans ses sabots.
Hélas ! des gardes qu'il courrouce
Au loin, le père est prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse :
On a surpris le braconnier.



JEANNE LA ROUSSE.

Je l'ai vue heureuse et parée ;
Elle cousait, chantait, lisait.
Du magister fille adorée,
Par son bon cœur elle plaisait.
J'ai pressé sa main blanche et douce,
En dansant sous le marronier.
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Un fermier riche et de son âge,
Qu'elle espérait voir son époux,
La quitta, parcequ'au village
On riait de ses cheveux roux.
Puis deux, puis trois ; chacun repousse
Jeanne qui n'a pas un denier.
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Mais un vaurien dit : « Rousse ou blonde,
« Moi, pour femme, je te choisis.

« En vain les gardes font la ronde ;
« J'ai bon repaire et trois fusils.
« Faut-il bénir mon lit de mousse ;
« Du château payons l'aumônier. »
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Doux besoin d'être épouse et mère
Fit céder Jeanne qui, trois fois,
Depuis, dans une joie amère,
Accoucha seule au fond des bois.
Pauvres enfants ! chacun d'eux pousse
Frais comme un bouton printanier.
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Quel miracle un bon cœur opère !
Jeanne, fidèle à ses devoirs,
Sourit encor ; car, de leur père,
Ses fils auront les cheveux noirs.

Elle sourit; car sa voix douce
Rend l'espoir à son prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse ;
On a surpris le braconnier.



LES RELIQUES.

Air : Donnez-vous la peine d'attendre.

D'un saint de paroisse en crédit,
Seul un soir je baisais la châsse.
Vient un bon vieillard qui me dit :
Veux-tu qu'il parle? oh! oui, de grace.
Oui, dis-je ; et me voilà béant ;
Voilà qu'il fait des croix magiques :
Voilà le saint sur son séant,
Qui dit, d'un ton de mécréant :
« Dévots, baisez donc mes reliques ;
« Baisez, baisez donc mes reliques. »



Il rit, ce squelette incivil,
Il rit à s'en tenir les côtes.
« Depuis huit siècles, poursuit-il,
« Je grille en enfer pour mes fautes;
« Mais un prêtre au nez bourgeonné,
« Pour mieux dîmer sur ses pratiques,
« Par un tour bien imaginé,
« Fit un saint des os d'un damné.
« Dévots, baisez donc mes reliques;
« Baisez, baisez donc mes reliques.

« De mon temps, je fus bateleur,
« Ribaud, filou, témoin à gage.
« Puis, en grand m'étant fait voleur,
« J'eus d'un baron mœurs et langage.
« De leurs châsses, dans mes larcins,
« J'ai dépouillé des basiliques.
« Au feu, j'ai jeté de bons saints.
« Du ciel admirez les desseins.
« Dévots, baisez donc mes reliques;
« Baisez, baisez donc mes reliques.

« Baisez, sous ce dais de velours,
« La sainte qu'on priera dimanche.
« C'est une Juive, mes amours,
« Dont l'œil fut noir et la peau blanche.
« Grace à ses charmes réprouvés,
« Dix prélats sont morts hérétiques;
« Vingt moines sont morts énervés.
« Trouvez mieux si vous le pouvez.
« Dévots, baisez donc ses reliques;
« Baisez, baisez donc ses reliques.

« Près d'elle est un vieux crâne étroit;
« Baisez ce saint d'une autre espèce.
« Jadis de larron maladroit,
« Il devint bourreau plein d'adresse.
« Nos rois, pour se bien divertir,
« L'occupaient aux fêtes publiques.
« Hélas! je lui dois, sans mentir,
« L'honneur de passer pour martyr.
« Dévots, baisez donc ses reliques;
« Baisez, baisez donc ses reliques.

« Sous les noms de pieux patrons,
« Ainsi nos corps, mis en spectacle,
« Font pleuvoir l'argent dans les troncs;
« C'est là notre plus grand miracle.
« Mais du diable j'entends le cor.
« Bonsoir, messieurs les catholiques. »
Il se recouche, et vole encor
Sur l'autel un crucifix d'or.
Dévots, baisez donc des reliques!
Baisez, baisez donc des reliques!



LA NOSTALGIE,

OU

LA MALADIE DU PAYS.

Air de la République.

Vous m'avez dit : « A Paris, jeune pâtre,
« Viens, suis-nous, cède à tes nobles penchants
« Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre,
« T'auront bientôt fait oublier les champs. »
Je suis venu; mais voyez mon visage.
Sous tant de feux mon printemps s'est fané.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la montagne où je suis né!

La fièvre court triste et froide en mes veines:
A vos desirs cependant j'obéis.
Ces bals charmants où les femmes sont reines,
J'y meurs, hélas! j'ai le mal du pays.
En vain l'étude a poli mon langage;
Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses dimanches si joyeux!

Avec raison vous méprisez nos veilles,
Nos vieux récits et nos chants si grossiers.
De la féerie égalant les merveilles,
Votre Opéra confondrait nos sorciers.
Au Saint des saints le ciel rendant hommage,
De vos concerts doit emprunter les sons.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et sa veillée et ses chansons!

Nos toits obscurs, notre église qui croule,
M'ont à moi-même inspiré des dédains.

Des monuments j'admire ici la foule;
Sur-tout ce Louvre et ses pompeux jardins.
Palais magique, on dirait un mirage
Que le soleil colore à son coucher.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
    Et ses chaumes et son clocher!

Convertissez le sauvage idolâtre;
Près de mourir, il retourne à ses dieux.
Là bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre;
Ma mere en pleurs repense à nos adieux.
J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage,
L'ours et les loups fondre sur mes brebis.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
    Et la houlette et le pain bis!

Qu'entends-je, ô ciel! pour moi remplis d'alarmes:
« Pars, dites-vous, demain pars au réveil.
« C'est l'air natal qui séchera tes larmes;
« Va refleurir à ton premier soleil.

Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
Où l'étranger reste comme enchaîné.
Ah! je revois, je revois mon village,
Et la montagne où je suis né.



MA NOURRICE.

CHANSON HISTORIQUE

Air : Dodo, l'enfant do, etc

De souvenir en souvenir,
J'ai reconstruit mon édifice.
Je vais conter, pour en finir,
Ce qu'on m'a dit de ma nourrice.
Au soir des ans doit sembler doux
Ce chant qui nous a bercés tous :
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Au mois d'août, voilà bien long-temps !
Six francs et ma layette en poche

Belle nourrice de vingt ans,
D'Auxerre avec moi prit le coche.
Sois bien ou mal, sanglote ou ris,
Adieu, pauvre enfant de Paris.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

En Bourgogne je débarquai;
Pour la chanson climat propice.
Nous trouvons, buvant sur le quai,
Le vieux mari de ma nourrice.
Verre en main, Jean le vigneron
Chantait les gaîtés de Piron.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Sous son chaume, au bruit du pressoir,
Bientôt j'assiste à la vendange.
Plus ivre et plus vieux chaque soir,
Jean va coucher seul dans la grange.
Sa femme, en s'en moquant tout bas,

Me dit : Petiot, ne vieillis pas.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Un moine, en voisin, vint chez nous :
Il entre sans que le chien jappe ;
Le mari sort, et l'homme roux
De ma table fripe la nappe.
Hélas! l'odeur du Récollet
Fait pour neuf mois tourner mon lait.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Au vieux moutier, huit jours plus tard,
Jean, bien payé, soignait la vigne.
Moi, gai comme un dieu sans nectar,
Au vin du cru je me résigne.
Ma nourrice en m'en abreuvant,
Soupire et dit : Chien de couvent!
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Sur cette histoire, en bon devin,
Mon parrain, dès qu'il l'eut apprise,
Me prédit le dégoût du vin;
Le goût de tous les gens d'église.
Pour *requiem* je prédis, moi,
Qu'ils chanteront à mon convoi :
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.



LES CONTREBANDIERS.

CHANSON

ADRESSÉE A M. JOSEPH BERNARD, DÉPUTÉ DU VAR,

AUTEUR

DU *BON SENS D'UN HOMME DE RIEN.* [49]

Air : Cette chaumière-là vaut un palais

Malheur ! malheur aux commis !
A nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est par-tout de nos amis;
Oui, le peuple est par-tout, par-tout de nos amis.



Il est minuit. Çà, qu'on me suive,
Hommes, pacotille et mulets.
Marchons, attentifs au qui vive.
Armons fusils et pistolets.
Les douaniers sont en nombre;
Mais le plomb n'est pas cher;
Et l'on sait que dans l'ombre
Nos balles verront clair.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse:
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est par-tout de nos amis;
Oui, le peuple est par-tout, par-tout de nos amis.

Camarades, la noble vie!
Que de hauts faits à publier!
Combien notre belle est ravie
Quand l'or pleut dans son tablier!
Château, maison, cabane,

Nous sont ouverts par-tout.
Si la loi nous condamne,
Le peuple nous absout.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse:
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est par-tout de nos amis;
Oui, le peuple est par-tout, par-tout de nos amis.

Bravant neige, froid, pluie, orage,
Au bruit des torrents nous dormons.
Ah! qu'on aspire de courage,
Dans l'air pur du sommet des monts!
Cimes à nous connues,
Cent fois vous nous voyez
La tête dans les nues
Et la mort sous nos pieds.

Malheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse:
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est par-tout de nos amis;
Oui, le peuple est par-tout, par-tout de nos amis.

Aux échanges l'homme s'exerce;
Mais l'impôt barre les chemins.
Passons : c'est nous qui du commerce
Tiendrons la balance en nos mains.
Par-tout la Providence
Veut, en nous protégeant,
Niveler l'abondance,
Éparpiller l'argent.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse:
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est par-tout de nos amis;

Oui, le peuple est par-tout, par-tout de nos amis.

Nos gouvernants, pris de vertige,
Des biens du ciel triplant le taux,
Font mourir le fruit sur sa tige,
Du travail brisent les marteaux.
Pour qu'au loin il abreuve
Le sol et l'habitant,
Le bon Dieu crée un fleuve;
Ils en font un étang.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est par-tout de nos amis;
Oui, le peuple est par-tout, par-tout de nos amis.

Quoi! l'on veut qu'uni de langage,
Aux mêmes lois long-temps soumis,

Tout peuple qu'un traité partage
Forme deux peuples d'ennemis.
Non; grace à notre peine,
Ils ne vont pas en vain
Filer la même laine,
Sourire au même vin.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse:
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est par-tout de nos amis;
Oui, le peuple est par-tout, par-tout de nos amis.

A la frontière où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit: Suis d'autres lois.
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.
Prix du sang qu'ils répandent,
Là, leurs droits sont perçus.

Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par-dessus.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse:
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est par-tout de nos amis;
Oui, le peuple est par-tout, par-tout de nos amis.

On nous chante dans nos campagnes,
Nous, dont le fusil redouté,
En frappant l'écho des montagnes
Peut réveiller la liberté.
Quand tombe la patrie
Sous des voisins altiers,
Mourante elle s'écrie:
A moi, contrebandiers!

Malheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse:
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est par-tout de nos amis,
Oui, le peuple est par-tout, par-tout de nos amis.



A MES AMIS,

DEVENUS MINISTRES.

Air :

Non, mes amis, non, je ne veux rien être,
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître :
Oiseau craintif je fuis la glu des rois.
Que me faut-il? maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien.
De mon berceau près de bénir la paille,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune
Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu.
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas je dis : Ce pain ne m'est pas dû.
Quel artisan, pauvre, hélas! quoi qu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien?
Sans trop rougir fouillons dans ma besace.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Au ciel, un jour, une extase profonde
Vient me ravir, et je regarde en bas.
De là, mon œil confond dans notre monde
Rois et sujets, généraux et soldats.
Un bruit m'arrive; est-ce un bruit de victoire?
On crie un nom; je ne l'entends pas bien.
Grands, dont là bas je vois ramper la gloire,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Sachez pourtant, pilotes du royaume,
Combien j'admire un homme de vertu.

Qui, regrettant son hôtel ou son chaume,
Monte au vaisseau par tous les vents battu.
De loin ma voix lui crie : Heureux voyage!
Priant de cœur pour tout grand citoyen.
Mais au soleil je m'endors sur la plage.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Votre tombeau sera pompeux sans doute;
J'aurai, sous l'herbe, une fosse à l'écart.
Un peuple en deuil vous fait cortége en route;
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
En vain on court où votre étoile tombe :
Qu'importe alors votre gîte ou le mien?
La différence est toujours une tombe.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffrez donc que je sorte.
A vos grandeurs je devais un salut.
Amis, adieu. J'ai derrière la porte
Laissé tantôt mes sabots et mon luth.

Sous ces lambris près de vous accourue,
La Liberté s'offre à vous pour soutien.
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.



GOTTON.

Air des Cancans.

Deux vieilles disaient tout bas :
Belzébuth prend ses ébats.
Voyez en robe, en manteau,
Gotton servante au château.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Son maître est jouet d'un sort;

Oui, de l'enfer elle sort.
Gageons que son brodequin
Nous cache un pied de bouquin.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Au vieux baron dès qu'elle eut
Fait abjurer son salut,
Gotton, rouge de bonheur,
Se créa dame d'honneur.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Bien que le chemin soit long
De la cuisine au salon,

J'en viens, dit-elle, à mes fins;
Dormons tard dans des draps fins.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Depuis lors, certain valet,
N'ouvrant qu'un coin du volet,
Au lit, d'un air échauffé,
Porte à Gotton son café.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Au château tous empâtés,
Que d'ânes elle a bâtés!
Notre maire, qui l'a fait?

Gotton et le sous-préfet.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

A l'église, Dieu! quel ton!
Suisse, au banc menez Gotton,
Pour lorgner le sacripant
Qu'elle-même a fait serpent.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Mais quoi! l'infame, aux jours gras,
Du beau curé prend le bras;
L'appelle petit coquin
Et l'habille en arlequin!

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Elle a tout : meubles, chevaux,
Bals, festins, atours nouveaux;
Riche, on l'accueille en tout lieu.
Puis, courez donc prier Dieu!

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

L'enfer donne à ses suppôts
Trésors, plaisirs et repos :
J'en conclus qu'il est écrit
Que Gotton est l'Antechrist.

C'est par-ci, c'est par-là,

Trala, trala, tralala;
  C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.



COLIBRI.

Air : Garde à vous ! (de *la Fiancée*).

Mes amis,
J'ai soumis
L'enfer à ma puissance.
De son obéissance
J'ai pour gage certain
Un lutin. (*bis.*)
Sous forme d'oiseau-mouche
A mon chevet il couche.
Lutin doux et chéri,
Baisez-moi, Colibri,
Colibri ! (*ter.*)

S'éveillant,
Babillant,
Au jour qui naît et brille,
Son petit corps scintille
D'émeraude et d'azur
Et d'or pur.
Fleur qui cherche sa tige,
Le voilà qui voltige:
L'aurore en a souri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri!

Je le vois,
A ma voix,
Voler vers qui m'implore.
Ses ailes font éclore
Richesse, honneurs, amours
Et beaux jours.
Quelque soif qui m'embrase,
Il peut remplir le vase
Que ma bouche a tari.

Baisez-moi, Colibri,
Colibri!

Je puis voir
Son pouvoir
Franchir l'espace et l'onde;
Du Pérou, de Golconde
M'apporter, dans nos ports,
Les trésors.
Mais, non; point d'opulence,
Quand un peuple en silence
Souffre et meurt sans abri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri!

Je puis voir
Son pouvoir
Me donner des couronnes;
Des palais à colonnes,
Des gardes et l'amour
D'une cour.

Mais, non; j'en sais l'histoire:
Le monde à tant de gloire,
De douleur pousse un cri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri!

Demandons,
Pour seuls dons,
Simple toit, portes closes;
Des chants, du vin, des roses,
Et la paix d'un reclus,
Rien de plus. (*bis.*)
Mon paradis s'arrange,
Dieux! et l'oiseau se change
En piquante houri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri! (*ter.*)



ÉMILE DEBRAUX.[1]

CHANSON-PROSPECTUS

POUR LES ŒUVRES DE CE CHANSONNIER.

Air : Dis-moi, soldat, t'en souviens-tu?

Le pauvre Émile a passé comme une ombre,
Ombre joyeuse et chère aux bons vivants.
Ses gais refrains vous égalent en nombre,
Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents.
Debraux, dix ans, régna sur la goguette,
Mit l'orgue en train et les chœurs des faubourgs,
Et roulant, roi, de guinguette en guinguette,
Du pauvre peuple il chanta les amours.

Toujours enfant, gai jusqu'à faire envie,
En étourdi vers le plaisir poussé;
Pouffant de rire à voir couler sa vie
Comme le vin d'un tonneau défoncé;
Sifflant le sot sous les croix qu'il découvre,
Ou sur son char le grand mal affermi;
Sans s'informer par où l'on monte au Louvre,
Du pauvre peuple il est resté l'ami.

Mais, dites-vous, il avait donc des rentes?
Eh! non, messieurs; il logeait au grenier.
Le temps, au bruit des fêtes enivrantes,
Râpait, râpait l'habit du chansonnier.
Venait l'hiver: le bois manquait à l'âtre;
La vitre, au nord, étincelait de fleurs;
Il grelottait, mais sa muse folâtre,
Du pauvre peuple allait sécher les pleurs.

De l'œil des rois on a compté les larmes;
Les yeux du peuple en ont trop pour cela:

La France alors pleurait l'éclat des armes
Et les grandeurs dont le cours l'ébranla.
Ta voix, Émile, évoquant notre histoire,
Du cabaret ennoblit les échos;
C'était l'asile où se cachait la gloire:
Le pauvre peuple aime tant les héros!

Bien jeune, hélas! il descend dans la fosse.
Je l'ai conduit où vieux j'irai demain.
Chantant au loin, des buveurs à voix fausse
Aux noirs pensers m'arrachaient en chemin.
C'étaient ses chants que disait leur ivresse,
Chants que leurs fils sauront bien rajeunir.
De son passage est-il un roi qui laisse
Au pauvre peuple un si doux souvenir?

De sa famille allégez l'indigence;
Riches et grands, achetez ce recueil.
A tant d'esprit passez la négligence:
Ah! du talent le besoin est l'écueil.

Ne soyez point ingrats pour nos musettes;
Songez aux maux que nous adoucissons.
Pour s'en tenir au lot que vous lui faites,
Le pauvre peuple a besoin de chansons.



LE PROVERBE.

Air :

Épris jadis d'une princesse,
Alain vit son cœur rejeté;
Simple écuyer, né sans noblesse,
Comme un vilain il fut traité.
La princesse avait une dame,
Dame d'honneur, fleur au déclin;
Alain lui transporte sa flamme,
Il est traité comme un vilain.

La dame avait une suivante
Qui tenait à la qualité.
En vain de lui plaire il se vante:

Comme un vilain il est traité.
La suivante avait sa soubrette :
Celle-ci cède au pauvre Alain,
Surprise, tant bien il la traite,
Qu'on l'ait traité comme un vilain.

La suivante, qu'un mot éclaire,
Court après Alain mieux goûté;
La dame à son tour veut lui plaire,
Comme un baron il est traité;
La princesse enfin, moins superbe,
Ouvre au galant ses draps de lin.
Depuis lors, adieu le proverbe
Qui dit, traité comme un vilain.



LES FEUX FOLLETS.

AIR : Faut l'oublier, disait Colette.

O nuit d'été, paix du village,
Ciel pur, doux parfums, frais ruisseau,
Vous embellissiez mon berceau;
Consolez-moi dans un autre âge.
Las du monde, ici je me plais;
Tout y retrace mon enfance,
Oui, tout, jusqu'à ces feux follets.
Jadis leur éclat et leur danse
M'auraient fait fuir à pas pressés.
J'ai perdu ma douce ignorance.
Follets, dansez, dansez, dansez.

On racontait aux longues veilles
Qu'ils étaient moqueurs et méchants;
Que ces feux gardaient dans nos champs
Bien des trésors, bien des merveilles.
Revenants, lutins, noirs esprits,
Sorciers, malignes influences,
A tout croire on m'avait appris.
Je voyais des dragons immenses
Sur les donjons des temps passés.
L'âge a soufflé sur mes croyances.
Follets, dansez, dansez, dansez.

Un soir, j'avais dix ans à peine,
Égaré, couvert de sueur,
Je vois de loin cette lueur :
C'est la lampe de ma marraine.
Chez elle un gâteau m'attendant,
Je cours, je cours, l'ame ravie.
Un berger me crie : « Imprudent !
« La lumière par toi suivie
« Éclaire un bal de trépassés. »

Ainsi devait s'user ma vie.
Follets, dansez, dansez, dansez.

A seize ans, je vis même flamme
Sur la tombe du vieux curé;
Soudain m'écriant : Je prierai,
Monsieur le curé, pour votre ame;
Je m'imagine qu'il me dit :
« Faut-il que la beauté te rende
« Déja rêveur, enfant maudit! »
Ce soir-là, tant ma peur fut grande,
Je crus à des cieux courroucés.
Parlez encore et que j'entende.
Follets, dansez, dansez, dansez.

Quand j'aimai Rose au cœur candide,
Un peu d'or eût comblé nos vœux.
Devant moi passe un de ces feux :
Vers des trésors qu'il soit mon guide.
J'ose le suivre, mais, hélas!
Dans l'étang que ce ruisseau creuse,

Je tombe, et je ne péris pas!
A-t-il ri de ta chute affreuse?
Disent encor des insensés.
Non, mais sans moi Rose est heureuse.
Follets, dansez, dansez, dansez.

De mille erreurs l'ame affranchie,
Me voilà vieux avant le temps.
Vapeurs qui brillez peu d'instants,
Voyez-vous ma tête blanchie?
Des sages m'ont ouvert les yeux;
Mais j'admirais bien plus l'aurore
Quand je connaissais moins les cieux.
Du savoir le flambeau dévore
Les sylphes qui nous ont bercés.
Ah! je voudrais vous craindre encore.
Follets, dansez, dansez, dansez.



HATONS-NOUS!

FÉVRIER 1831.

AIR : Ah! si ma dame me voyait.

Ah! si j'étais jeune et vaillant,
Vrai hussard, je courrais le monde,
Retroussant ma moustache blonde,
Sous un uniforme brillant,
Le sabre au poing et bataillant.
Va, mon coursier, vole en Pologne;
Arrachons un peuple au trépas.
Que nos poltrons en aient vergogne.
Hâtons-nous; l'honneur est là bas. (*bis.*)

Si j'étais jeune, assurément

J'aurais maîtresse jeune et belle.
Vite en croupe, mademoiselle;
Imitez le beau dévouement
Des femmes de ce peuple aimant.
Vendez vos parures; oui, toutes.
En charpie emportons vos draps.
De son sang sauvez quelques gouttes.
Hâtons-nous; l'honneur est là bas.

Bien plus; si j'avais des millions,
J'irais dire aux braves Sarmates:
Achetons quelques diplomates,
Beaucoup de poudre, et rhabillons
Vos héroïques bataillons.
L'Europe qui marche à béquilles,
Riche goutteuse, ne croit pas
A la vertu sous des guenilles.
Hâtons-nous; l'honneur est là bas.

Pour eux, si j'étais roi puissant,
Combien je ferais plus encore!

Mes vaisseaux, du Sund au Bosphore,
Iraient réveiller le Croissant,
Des Suédois réchauffer le sang;
Criant : Pologne, on te seconde!
Un long sceptre au bout d'un bon bras
Peut atteindre aux bornes du monde.
Hâtons-nous; l'honneur est là bas.

Si j'étais un jour, un seul jour,
Le dieu que la Pologne implore,
Sous ma justice, avant l'aurore,
Le czar pâlirait dans sa cour :
Aux Polonais tout mon amour!
Je saurais, trompant les oracles,
De miracles semer leurs pas.
Hélas! il leur faut des miracles!
Hâtons-nous; l'honneur est là bas.

Hâtons-nous! mais je ne puis rien.
O Roi des cieux, entends ma plainte :
Père de la liberté sainte,

De ce peuple unique soutien,
Fais de moi son ange gardien.
Dieu, donne à ma voix la trompette
Qui doit réveiller du trépas,
Pour qu'au monde entier je répète :
Hâtez-vous; l'honneur est là bas. (*bis.*)



PONIATOWSKI.[1]

JUILLET 1831.

AIR des Trois couleurs.

Quoi! vous fuyez, vous, les vainqueurs du monde!
Devant Leipzig le sort s'est-il mépris?
Quoi! vous fuyez! et ce fleuve qui gronde,
D'un pont qui saute emporte les débris!
Soldats, chevaux, pêle-mêle, et les armes,
Tout tombe là; l'Elster roule entravé.
Il roule sourd aux vœux, aux cris, aux larmes :
« Rien qu'une main, (*bis*) Français, je suis sauvé! »

« Rien qu'une main? malheur à qui l'implore!
« Passons, passons. S'arrêter! et pour qui? »
Pour un héros que le fleuve dévore :
Blessé trois fois, c'est Poniatowski.
Qu'importe! on fuit. La frayeur rend barbare.
A pas un cœur son cri n'est arrivé.
De son coursier le torrent le sépare :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

Il va périr; non; il lutte, il surnage;
Il se rattache aux longs crins du coursier.
« Mourir noyé! dit-il, lorsqu'au rivage
« J'entends le feu, je vois luire l'acier!
« Frères, à moi! vous vantiez ma vaillance.
« Je vous chéris; mon sang l'a bien prouvé.
« Ah! qu'il m'en reste à verser pour la France!
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

Point de secours! et sa main défaillante
Lâche son guide : adieu, Pologne, adieu!

Mais un doux rêve, une image brillante
Dans son esprit descend du sein de Dieu.
« Que vois-je? enfin, l'aigle blanc se réveille,
« Vole, combat, de sang russe abreuvé.
« Un chant de gloire éclate à mon oreille.
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

Point de secours! il n'est plus, et la rive
Voit l'ennemi camper dans ses roseaux.
Ces temps sont loin, mais une voix plaintive
Dans l'ombre encore appelle au fond des eaux;
Et depuis peu (grand Dieu, fais qu'on me croie!),
Jusques au ciel son cri s'est élevé.
Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie:
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

C'est la Pologne et son peuple fidèle
Qui tant de fois a pour nous combattu;
Elle se noie au sang qui coule d'elle,
Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.

Comme ce chef mort pour notre patrie,
Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :
« Rien qu'une main, (*bis*) Français, je suis sauvé! »



L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

1824.

COUPLETS DE FÊTE

ADRESSÉS A M. J. LAFFITTE PAR DES ENFANTS QUI IMPLORAIENT SA BIENFAISANCE. [25]

AIR de la République.

LES ENFANTS.

Daignez, monsieur, nous servir d'interprète.
Chantez pour nous Jacques qui fait du bien.

L'ÉCRIVAIN.

A le louer, enfants, ma plume est prête.
Des malheureux, oui, Jacque est le soutien.
Je le peindrai pur, dans son opulence,

Des titres vains dont l'orgueil se nourrit.

LES ENFANTS.

Chantez plutôt notre reconnaissance :
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

On peut chez lui célébrer la richesse
Qui trop souvent corrompit les humains.
Fruit du travail, tout l'argent de sa caisse
Sans les salir a passé dans ses mains.
Parfois chez nous la probité prospère ;
Aux grands talents parfois le ciel sourit.

LES ENFANTS.

Parlez plutôt de notre pauvre père.
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Je veux sur-tout le peindre à la tribune.
A la raison sa voix donna l'essor.
Il défendit la publique fortune
Lorsqu'aux proscrits il prodiguait son or.

Il nous montra la patrie expirante
Sur des trésors que le pouvoir tarit.

LES ENFANTS.

Peignez plutôt notre mère souffrante :
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Je veux aussi peindre la calomnie :
Point de vertus que respectent ses traits.
Mais par le souffle une glace ternie,
Plus pure aux yeux brille l'instant d'après.
En vain des sots il connut l'inconstance,
Du citoyen la palme refleurit.

LES ENFANTS.

Dites plutôt qu'il est notre espérance :
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Pauvres enfants! je vois ce qu'il faut dire :
De vos parents Jacque est l'unique appui.
Les biens si chers auxquels un père aspire,

Vous priez Dieu de les verser sur lui.
Pour lui porter ces vœux d'une ame pure,
Vous attendiez que sa porte s'ouvrît.
Plus grands que vous passent par la serrure;
    Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

NOTES.



NOTES.

[1] PSARA,

OU

CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS.

Le désastre de Psara ou Ipsara est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les détails, non plus que de la belle défense et de la fin héroïque de ses habitants. Les Turcs eux-mêmes ont rendu justice aux Ipsariotes. Cette chanson avait pour but, on doit le voir, d'inspirer de l'indignation contre les cabinets de l'Europe, qui laissaient massacrer les chrétiens de la Grèce sans leur porter secours.

[2] Qui vînt ici raconter tous tes maux?

Plus de cinquante mille chrétiens perdirent la vie ou la liberté lors du massacre de Chios ou Scio, car c'est le même nom corrompu par la prononciation italienne.

[3] Sur tant de morts menaçait nos soldats,

Le nombre des cadavres entassés dans la malheureuse Chios fit craindre aux chefs ottomans que la peste ne se mît dans leur armée, livrée au pillage de cette île opulente.

[4] Qu'un jour Stamboul contemple avec ivresse.

Stamboul est le nom que les Turcs donnent à Constantinople.

[5] La flotte hellène a surpris le rivage,

Quelque temps après la ruine de Psara les Grecs firent une descente dans l'île, et une partie de la garnison turque périt égorgée.

[6] COUPLETS

SUR

UN PRÉTENDU PORTRAIT DE MOI.

Ce portrait est le même que celui que j'ai rencontré quelquefois chez les marchands de caricatures. Depuis l'époque

où cette chanson fut faite, il a été gravé un portrait de moi d'après M. Scheffer.

L'ÉCHELLE DE JACOB.

[7] « Ils se font bénir par le pape.

Sa Sainteté a aussi fait des emprunts.

[8] « Mais *sandis!* n'est pas de l'hébreu.

Il est superflu de rappeler que le ministre des finances, à cette époque, était un citoyen de Toulouse.

LES PAUVRES AMOURS.

[9] Chers petits culs nus d'Amours,

On ne se scandalisera pas de certain mot placé dans ce refrain, si l'on se rappelle que ce mot était employé par les dames de la cour, avant la révolution, pour désigner une mode du temps. Madame de Genlis raconte à ce sujet, dans ses Mémoires, une anecdote on ne peut plus gaie.

A M. GOHIER.

[10] Vous qui chantez comme on chante au bel âge,

M. Gohier avait alors près de 80 ans.

[11] LE SACRE DE CHARLES-LE-SIMPLE.

Charles III, dit *le Simple*, l'un des successeurs de Charlemagne, fut d'abord évincé du trône par Eudes, comte de Paris. Il se réfugia en Angleterre, puis en Allemagne. Mais, à la mort d'Eudes (en 898), les seigneurs et les évêques français s'étant rattachés à Charles, lui rendirent la couronne, qu'il perdit enfin lorsque, trahi par Hébert, comte de Vermandois, il fut emprisonné à Péronne, où il mourut en 924.

[12] Dans l'église volent joyeux.

Au sacre de Charles X, on lâcha dans l'église, un grand nombre d'oiseaux, qui se précipitèrent dans toutes les parties de la nef. Cette imitation d'une vieille coutume nous

valut un des morceaux de poésie les plus parfaits de madame Tastu, à qui nous devons tant de productions délicieuses.

[13] « Rome, que l'article concerne,

L'article de la Charte relatif à la liberté des cultes causait, dit-on, une grande répugnance à Charles X, qui, assure-t-on encore, n'en voulait pas jurer l'observation.

[13 bis.] Vous pourriez faire un sacrilége.

Allusion à la fameuse loi du sacrilége, loi barbare dont la révolution de Juillet nous a délivrés.

[14] LE CONVOI DE DAVID.

Les enfants de ce grand peintre, ayant sollicité en vain l'autorisation de rapporter sa dépouille en France, ont été obligés de le faire inhumer dans une église de Bruxelles, après en avoir obtenu la permission du roi des Pays-Bas.

[15] On lui dut le noble appareil

On sait que David fut l'ordonnateur des cérémonies publiques qui eurent lieu au commencement de la révo-

lution. Il faut ajouter qu'il eut la plus grande influence sur le mouvement imprimé aux arts par la révolution française.

Comme tous les réformateurs, David a dû pousser à l'exagération des principes avec lesquels il combattit l'école des Vanloo et des Boucher; mais, malgré cette exagération, il n'en restera pas moins une de nos plus grandes gloires dans les arts.

[16] BONSOIR.

COUPLETS A M. LAISNEY, IMPRIMEUR A PÉRONNE.

C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage. N'ayant pu parvenir à m'enseigner l'orthographe, il me fit prendre goût à la poésie, me donna des leçons de versification, et corrigea mes premiers essais.

LE MISSIONNAIRE DE MONT-ROUGE.

[17] Demandez à l'ami Franchet.

Alors directeur de la police au ministère de l'intérieur.

LES DEUX GRENADIERS.

[18] Leur marraine un jour de combat,

Presque tous les maréchaux de l'empire portaient le nom des batailles où ils s'étaient signalés sous Napoléon.

[19] LE PETIT HOMME ROUGE.

Une ancienne tradition populaire supposait l'existence d'un homme rouge qui apparaissait dans les Tuileries à chaque événement malheureux qui menaçait les maîtres de ce château. Cette tradition reprit cours sous Napoléon. On a prétendu même que ce démon familier lui avait apparu en Égypte. C'était un vol fait au château des Tuileries en faveur des Pyramides.

[20] Lors il était poudré,

Robespierre portait de la poudre.

[21] LA COMÈTE DE 1832.

On n'a pas oublié qu'il y a quelques années, des astrono-

mes allemands annoncèrent pour 1832, la rencontre d'une comète avec notre globe et le bouleversement de celui-ci. Les savants de l'Observatoire se crurent obligés d'opposer leurs calculs à ceux de leurs confrères d'Allemagne.

LE FEU DU PRISONNIER.

[22] La liberté, là, m'offrait le repos.

Quelques personnes m'avaient écrit de Suisse pour m'offrir un refuge, si je voulais éviter la détention dont j'étais menacé.

[23] En vain tout bas on me dit : Deviens sage;

On avait tenté de me faire entendre qu'il ne tenait qu'à moi d'obtenir des adoucissements à ma captivité.

MES JOURS GRAS DE 1829.

[24] Je passe encor, grace à Bridoie,

J'ai passé à Sainte-Pélagie le carnaval de 1822 :

Amis, voici la riante semaine, etc., etc.

[25] Dans votre beau discours du trône,

Il y avait dans le discours du trône, de cette année, une phrase où tout le monde a cru voir une application à l'affaire qui m'a été faite. Quel honneur !

LE 14 JUILLET 1829.

[26] A fêté ce grand jour.

Le 14 juillet 1789 il fit un temps magnifique; le 14 juillet 1829 fut également beau, bien que l'été ait été horriblement pluvieux.

[27] Héros du siége, un soldat bleu qui passe,

Les gardes-françaises portaient l'habit bleu. Une grande partie de cette milice s'échappa des casernes où elle était consignée, et préta le plus utile secours aux Parisiens pour prendre la vieille forteresse féodale.

LE CARDINAL ET LE CHANSONNIER.

[28] Quel beau mandement vous nous faites!

En mars 1829, M. de Clermont-Tonnerre, archevêque

de Toulouse, publia un mandement pour le carême, où, dans une attaque aux lumières du siècle, il faisait une longue sortie contre moi et mes chansons, en félicitant toutefois les juges du châtiment qu'ils m'avaient infligé. C'est à *la Force* que j'ai eu le plaisir de lire ce morceau d'éloquence très catholique, mais peu chrétienne.

En répondant à cette Éminence, morte depuis, je n'ai oublié ni son grand âge ni sa position sociale.

M. de Clermont-Tonnerre n'est pas le seul évêque qui m'ait honoré de son charitable souvenir; celui de Meaux, dans un mandement de même date, a lancé aussi contre moi les foudres de son éloquence, qui heureusement n'est pas celle de Bossuet.

[29] Des jésuites elle raffole;

On sait combien M. de Clermont-Tonnerre tenait aux jésuites, et l'on connaît ses protestations contre les ordonnances relatives à l'instruction publique.

[30] A chaque vers patriotique,

Le titre de *poëte national* qu'on veut bien me donner quelquefois, choquait particulièrement le prince de l'Église romaine.

[31] Dignes du bon Samaritain?

Dans l'évangile du *bon Samaritain*, un prêtre et un lévite passent d'abord auprès de l'homme expirant, sans lui porter secours. Pourtant Jésus-Christ ne dit point qu'ils insultent à son malheur. Mais c'est un hérétique qui lave et panse les blessures du moribond.

[32] Mais au Conclave on met la nappe,

Léon XII venait de mourir; le conclave s'assemblait, et l'archevêque de Toulouse se mettait en route pour Rome.

LES DIX MILLE FRANCS.

[33] Dix mille francs, dix mille francs d'amende!

Le 10 décembre 1828, je fus condamné à neuf mois de prison et à 10,000 francs d'amende.

[34] «Pour fait d'outrage aux enfants d'Henri-Quatre,

Je fus condamné pour outrage à la personne du Roi et à la famille royale.

[35] Quand sur ma muse on venge la morale,

Je fus aussi condamné pour atteinte à la morale publique.

[36] Bardes du sacre, êtes-vous enrhumés?

La chanson du sacre de Charles-le-Simple fut la cause première de ma condamnation.

La sainte Ampoule brisée en 93, sur la place publique de Reims, fut retrouvée miraculeusement pour le sacre de Charles X. Je ne sais qui a eu l'honneur de cette invention.

[37] Que de géants là bas je vois paraître!

Allusion à la chanson des *Infiniment petits*, seconde cause de ma condamnation.

[38] Promet mon ame aux gouffres dévorants.

Un prédicateur, dans une des principales églises de Paris, fit une sortie contre moi, après ma condamnation, et dit que la peine qu'on m'infligeait ici-bas n'était rien auprès de celle qui m'attendait en enfer.

[39] Déja le diable a plumé mon bon ange.

L'*Ange gardien*, prétexte de ma condamnation pour

atteinte à la morale publique : on ne voulut pas ne faire porter le jugement que sur des chansons politiques, et on n'osa pas incriminer les chansons contre les jésuites : il fallut bon gré mal gré que l'*Ange gardien* payât pour toutes.

40 Sans rien payer fut exilé jadis.

Le dévouement de La Fontaine pour Fouquet le fit exiler en Touraine, avec son cousin Jeannard ; on doit à cet exil les lettres de La Fontaine à sa femme. On y voit que le lieutenant-criminel leur fournit de l'argent pour le voyage. Les temps sont bien changés.

41 Monsieur Loyal, délivrez-moi quittance ;

M. Loyal, l'huissier de Tartufe.

42 Vive le Roi! voilà dix mille francs.

Il y a ici une inexactitude. Ce n'est point 10,000, mais 11,250 francs qu'on m'a fait payer, grace au dixième de guerre et aux frais judiciaires.

LE CORDON, S'IL VOUS PLAIT!

[43] Dont il soutint les premiers pas.

M. de Jouy qui, dans les genres élevés, a mérité les plus brillants succès, est l'auteur de beaucoup de chansons charmantes, ce qui ne l'a pas empêché, dès mon début, de prêter aux miennes l'appui de sa réputation. Rien n'était plus propre à les faire connaître dans toute la France que leur éloge souvent répété dans l'Ermite de la Chaussée-d'Antin.

[44] Que je dois trois termes ici.

J'étais condamné à neuf mois de prison.

[45] DENYS, MAITRE D'ÉCOLE.

Denys, fils de Denys l'Ancien, après avoir opprimé Syracuse pendant plusieurs années, chassé enfin, se retira à Corinthe, où, dit-on, il se fit maître d'école. Soupçonné d'avoir tenté de remonter sur le trône de Sicile, il fut obligé de quitter Corinthe, et s'associa à des prêtres de Cybèle, qui l'initièrent à leur culte. Il s'enivrait, dansait et courait

les campagnes avec eux. C'est ainsi qu'au dire de quelques historiens, il finit sa triste existence.

[46] L'ALCHIMISTE.

Il ne faut pas croire que cette espèce de charlatans ou de fous ait entièrement disparu de la France. C'est l'un d'eux qui m'a donné l'idée de cette chanson. Il faut convenir que celui-là avait l'air d'une profonde conviction.

[47] Ou d'un vieux livre interroge les mots.

L'Hermès des anciens Égyptiens passait dans l'antiquité pour avoir découvert tous les secrets de la nature et les avoir transmis aux prêtres de son pays. La transmutation des métaux lui était attribuée; de là le nom de science *hermétique*. Les prétendus livres qui portent son nom sont, dit-on, l'ouvrage des Grecs du Bas-Empire. Ils sont encore la règle des alchimistes et souffleurs, gens qui cherchent le grand œuvre ou la pierre philosophale, secret qui donne à-la-fois des trésors à volonté et la prolongation indéfinie de la vie humaine. Nicolas Flamel, qui eut la réputation chez nos aïeux d'avoir découvert la pierre philosophale.

passait pour être devenu immortel, et je ne sais quel ancien voyageur raconte l'avoir rencontré en Asie deux ou trois siècles après l'époque où il vécut.

CHANT FUNÉRAIRE

SUR LA MORT DE MON AMI QUÉNESCOURT.

48 Long-temps son nom se lire sur la pierre!

François Quénescourt, né à Péronne, où j'ai passé six ans de ma jeunesse, est mort à Nanterre, près de Paris. J'ai reçu de lui les preuves de l'amitié la plus tendre et la plus constante. Cette chanson n'exprime qu'imparfaitement tous les services que cet ami m'a rendus. Voici l'épitaphe que je lui ai composée : Qui n'a pas connu cet homme d'un extérieur si simple, d'un ton si modeste, mais dont l'esprit était si élevé, le cœur si parfait, ne peut apprécier le peu qu'il y a de mérite dans ces quatre vers où j'ai tâché de le peindre.

Vous, qui le rencontrant, n'avez pas reconnu
Qu'un esprit cultivé, qu'une ame tendre et fière
Brillaient sous l'humble habit de cet homme ingénu;
Saluez-le sous cette pierre.

49 LES CONTREBANDIERS.

Le *Bon Sens d'un homme de rien* est un livre d'un grand sens fait par un homme de beaucoup d'esprit. Dans un cadre fort original, l'auteur, philanthrope consciencieux et instruit, a traité beaucoup de questions économiques qu'il a su revêtir d'une forme à-la-fois piquante et familière. Les questions politiques y sont également abordées avec une franchise toute bretonne. Le style de cet ouvrage, remarquable par une correction sans recherche et une naïveté sans affectation, décèle un très rare talent d'écrivain, fait pour s'illustrer dans la défense des intérêts populaires. A l'appui de cette opinion, on peut lire le discours prononcé par M. Bernard, à la Chambre, lors de la discussion sur la réforme du Code pénal.

A MES AMIS,

DEVENUS MINISTRES.

50 Qui, regrettant son hôtel ou son chaume,

A l'époque où cette chanson fut faite, MM. Laffitte

et Dupont (de l'Eure) faisaient encore partie du ministère.

---

51 ÉMILE DEBRAUX.

Émile Debraux est mort au commencement de 1831, à l'âge de trente-trois ans. Peu de chansonniers ont pu se vanter d'une popularité égale à la sienne, qui, certes, était bien méritée. Les chansons de *la Colonne; Soldat, t'en souviens-tu? Fanfan la Tulipe; Mon petit Mimile*, etc., ont eu un succès prodigieux, non seulement dans les guinguettes et les ateliers, mais aussi dans les salons libéraux.

L'existence de Debraux n'en resta pas moins obscure : il ne savait ni se faire valoir, ni solliciter. Pendant la Restauration, il se laissa poursuivre, juger, condamner, emprisonner, sans se plaindre, et je ne sais si une seule feuille publique lui adressa deux mots de consolation. Souvent il fut réduit à faire des copies et à barbouiller des rôles pour nourrir sa femme et ses trois enfants.

Les sociétés chantantes, dites *Goguettes*, le recherchèrent toutes, et je crois qu'il n'en négligea aucune. Si, dans ces réunions, Debraux se laissa aller à son penchant pour la vie insouciante et joyeuse, il faut dire que par des soins

utiles elles adoucirent ses derniers moments, rendus si pénibles par une maladie lente et douloureuse.

Sa pauvre famille n'a obtenu que d'incertains et faibles secours dans la répartition faite par le Comité des récompenses nationales. Pourtant les chansons de Debraux, en contribuant à exalter le patriotisme du peuple, ont concouru au triomphe de Juillet, qu'à son lit de mort, il a salué d'une voix défaillante.

[52] PONIATOWSKI.

Joseph Poniatowski, neveu du dernier roi de Pologne, né en 1766, servit glorieusement dans les armées françaises depuis 1806 jusqu'à 1813. Après la bataille de Leipzig, Napoléon l'éleva au grade de maréchal d'empire, et lui donna le commandement d'un corps de Polonais et de Français, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur. Le 18 octobre, les ponts de l'Elster ayant été détruits pour couvrir notre retraite, Poniatowski, resté à l'arrière-garde et pressé de toutes parts par les troupes ennemies, rejette les propositions que leurs généraux lui font faire. Dangereusement blessé, il s'écrie : *Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, je*

ne le remettrai qu'à Dieu. Il tente de s'ouvrir un passage a travers le fleuve; mais, épuisé de sang, et entraîné par les flots, il disparaît englouti. Ce n'est que quelques jours après que son corps fut trouvé sur les bords de l'Elster.

Cette chanson, celles de *Hâtons-nous!* du 14 *juillet* 1829, et *A mes amis les ministres*, furent publiées en 1831, au profit du Comité polonais. Elles étaient précédées d'une dédicace au général Lafayette, président de ce Comité, et premier grenadier de la garde nationale de Varsovie. Dans la dédicace, trop longue pour être rapportée ici, se trouvaient deux couplets qu'on me saura gré peut-être de donner, parcequ'ils sont un hommage au héros des deux mondes.

Sa vie entière est comme un docte ouvrage,
Par la vertu transcrit, conçu, dicté.
La gloire y brille; à chaque jour sa page.
Point d'*errata:* tout pour la liberté.
De bien long-temps qu'à nos pleurs Dieu ne livre,
Si plein qu'il soit, le chapitre dernier,
Et qu'un seul mot constate en ce beau livre
Que le grand homme aima le chansonnier.

Comme il s'agissait de solliciter des secours d'argent pour la Pologne, j'ajoutais, sur l'air de la Sainte-Alliance des peuples :

Le Polonais de son schako civique
Ceint votre front, ce front que tant de fois

Olmutz, Paris, l'Europe, et l'Amérique
Ont vu si calme intimider les rois.
Lorsque je chante honneur, gloire, souffrance,
Si dans les cœurs ma voix trouve un écho,
Pour recueillir l'obole de la France,
Tendez votre schako.

53 L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

Cette chanson est anciennement faite. Moins on la trouvera digne de voir le jour, mieux on se rendra compte du motif qui la fait livrer aujourd'hui à l'impression.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

AVIS AU RELIEUR

POUR

LE PLACEMENT DES 104 GRAVURES,

Y COMPRIS LE PORTRAIT.

TROISIÈME VOLUME.

AVIS

A MESSIEURS

LES

SOUSCRIPTEURS.

Pour devenir populaires, les chansons de Béranger ont pu se passer du secours de la musique, et ce n'est pas un des moindres éloges qu'on en puisse faire. Le plus grand nombre de ses admirateurs, dans les départements sur-tout, connaissant peu ou ignorant entièrement les airs indiqués par l'auteur, se sont contentés de lire ces strophes sublimes auxquelles la France a accordé à tant de titres une estime si sympathique et si fidèle.

Toutefois, et sur la demande exprimée par la plupart de MM. les Souscripteurs aux *OEuvres complètes de Béranger*, l'éditeur croit qu'on lui saura gré de publier les airs que ce poëte national a choisis pour accompagner sa pensée et pour lui servir en quelque sorte de complément. Un autre grand poëte, qui a aussi légué à notre âge des hymnes empreints d'un brûlant patriotisme, et étincelants d'une vive imagination, l'a dit avec briéveté, justesse et poésie :

> Les vers sont enfants de la lyre ;
> Il faut les chanter, non les lire.

Mais il ne suffisait pas de publier ces airs avec les motifs seulement, comme on les trouve dans la *Clef du Caveau*, ou dans d'autres recueils du même genre; ce n'eût été, en quelque sorte, qu'offrir le trait d'un tableau. Pour jouer un air sur des notes aussi incomplètes, ou même pour les lire, il faut une certaine habileté musicale, qui n'est le partage que d'un petit nombre d'amateurs. L'éditeur des *OEu-*

vres complètes de Béranger, afin d'en mettre la musique à la portée de tous, s'est adressé aux musiciens les plus habiles, aux instrumentistes les plus exercés ; il est parvenu, grace à leur bonne volonté et à leur secours, à faire écrire dans les tons les plus faciles pour tous les instruments, et même pour les instruments à vent les plus bornés, tels que la flûte et le flageolet, les airs des chansons de Béranger ; de sorte qu'il suffira des moindres notions musicales pour pouvoir déchiffrer, lire et chanter Béranger sur les airs qu'il a choisis ; airs qui, bien qu'ils n'ajoutent rien à la vérité ou à la force de la pensée, donnent néanmoins plus de précision et de vivacité à l'expression. L'éditeur a dû cependant, pour les airs faits exprès sur certaines chansons, respecter les intentions du compositeur, en écrivant ces vers dans le ton que celui-ci a primitivement adopté.

La musique des chansons de Béranger * est un complément utile des œuvres de ce grand poëte. Personne n'ignore avec quel tact spirituel, quel goût exercé, quel sentiment de l'originalité et des contrastes il a choisi les airs qu'il a adaptés à ses chants. Dans des strophes, toutes remplies de verve patriotique, toutes impressionnées d'un profond sentiment philosophique et moral, toutes brillantes d'imagination et de poésie, l'air a été souvent pour Béranger un moyen de rejeter dans l'ombre quelques détails secondaires, de mettre en lumière éclatante certaines pensées dominantes. Il est plusieurs de ses chansons où l'habileté du rhythme musical ajoute tant d'intérêt à l'expression poétique, qu'on les admire après les avoir lues, et qu'on en est enthousiaste après les avoir chantées.

* La Musique des Chansons de Béranger est publiée en huit ou neuf livraisons et imprimée par le procédé de E. Duverger. Il paraît une livraison tous les quinze jours. Le prix de chaque livraison, contenant de 35 à 40 airs, est de 50 c. pour le papier superfin ; 1 fr. pour le papier vélin (*exemplaire d'artiste*). Cette musique fait le complément des ŒUVRES COMPLÈTES de Béranger, qui se publient en ce moment à 50 c. la livraison, avec gravures.

